Boudet de Monvel
FRC I. 4898a
4898
Case
FRC
10962

LE

CHEVALIER
SANS PEUR ET SANS REPROCHE;
OU
LES AMOURS
DE BAYARD,
COMÉDIE-HÉROÏQUE EN QUATRE ACTES;

Par M. Monvel.

A BRUXELLES,
Chez J. L. DE BOUBERS, Imprimeur-Libraire.

1793.

PERSONNAGES.

FRANÇOIS I. Roi de France, encore jeune : mais après la bataille de Marignan.
Le Chevalier BAYARD, jeune, & amant de Mme. de Rendan.
Le Capitaine la PALICE, ami de Bayard & amant de Mme. de Rendan.
L'amiral BONIVET.
D. ALONZO DE SOTOMAYOR, amant de Mme. de Rendan.
Mme. DE RENDAN, jeune veuve.
Une Dame BRESSANE.
SES DEUX FILLES.
ISOLITE, jeune perſonne attachée à Mme. de Rendan.
M. D'IMBERCOURT, Seigneur de la Cour de France.
ARTHUR, Valet de chambre de Mme. de Rendan.
AMBROISE, Jardinier de Mme. de Rendan.
L'ÉCUYER de Sotomayor.
L'ÉCUYER de Bayard, Perſonnage muet.
UN HÉRAUT D'ARMES.
Le Parain de Sotomayor, Perſonnage muet.
Le Maréchal-de-Camp d'Oreze.
MM. de Guiſe, de Fontrailles, le Baron de Béar, la Trimouille, de Cruſſol, de Tendé, &c. &c.
Payſans & Payſannes.
Bohémiens & Bohémiennes.
Gendarmes. Un Gendarme qui parle.
Domeſtiques de Mme. de Rendan.
Ménétriers.

La Scène ſe paſſe à quelque diſtance de Paris, dans une Maiſon de Campagne de Mme. de Rendan.

LES AMOURS DE BAYARD.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IMBERCOURT, FRANÇOIS I.

IMBERCOURT.

OUI, Sire : c'eſt une viſite inutile, une tentative vaine & ſuperflue. Mme. de Rendan ne voit, ne reçoit perſonne, je viens de parler à Mademoiſelle Iſolite, celle de ſes femmes qui a toute ſa confiance : elle va deſcendre & vous confirmera ce qu'avec bien du regret j'ai l'honneur d'aſſurer à Votre Majeſté.

FRANÇOIS I.

Ah ! point de Majeſté, je vous en prie, Imbercourt. Souvenez-vous que je ne ſuis ici qu'un très-petit particulier, un pauvre amant rebuté : ce n'eſt pas en matière de galanterie, & ſurtout quand on éprouve l'humiliation d'un refus, qu'il convient de faire le Roi. Gardons l'incognito, mon ami, gardons le bien, & du moins ſauvons l'amour propre s'il faut renoncer à contenter l'amour.

IMBERCOURT.

L'amour ! en bonne foi, eſt-ce que vous êtes amoureux ?

FRANÇOIS I.

Sur mon honneur, je crois qu'oui.

IMBERCOURT.

Je crois, eſt excellent. Amoureux d'une femme que

vous n'avez fait qu'entrevoir, & qu'il y a plus de deux ans que vous n'avez vue!

FRANÇOIS I.

Mais songe donc... tout le monde dit qu'elle est charmante.

IMBERCOURT.

Ah! oui... j'entends... vous l'aimez, sur parole.

FRANÇOIS I.

C'est que je m'imagine qu'il n'y a rien de si piquant que de déranger les prudentes combinaisons d'une veuve de vingt & un ans, jolie comme l'amour, & qui a fait vœu de pleurer toute sa vie... un mari.

IMBERCOURT.

Il est sûr que les obstacles ont quelque chose d'attrayant; mais je crains bien que ceux que vous trouverez ici, ne soient insurmontables.

FRANÇOIS I.

Tant mieux, mon ami, tant mieux; je serai enchanté d'échouer. Je regretterai une femme charmante, à la vérité, mais j'aurai le plaisir d'estimer une femme respectable; & dans quelques années d'ici, la dernière, si j'en puis faire une amie, me sera plus utile, que l'autre ne m'auroit été agréable.

IMBERCOURT.

Eh bien, je vous vois d'ici l'ami de Madame de Rendan.

FRANÇOIS I.

Et vous croyez qu'elle tiendra le vœu qu'elle a fait de ne plus aimer... à vingt & un ans, & charmante?

IMBERCOURT.

Elle pourroit fort bien aimer... &... &

FRANÇOIS I.

Et ne vouloir pas de moi.... n'est-ce pas ce que vous voulez dire?....

IMBERCOURT.

Je ne l'osois pas; mais je le pensois.

FRANÇOIS I.

Ah! fort bien.... & pour quoi?

IMBERCOURT.

Parce que vous êtes Roi.

FRANÇOIS I.

Est-ce un titre pour déplaire?

IMBERCOURT.

Non sûrement, quand on est fait comme vous; quand on a vos avantages ...

FRANCOIS I.

Chut... chut... point d'éloge.... souvenez vous donc du petit particulier... Ce pauvre Roi est bien assez, n'est que trop loué, quand par état, il est obligé d'écouter des harangues.

IMBERCOURT.

Eh bien, sans éloge, sans flatterie, par vous même vous pouvez, vous devez plaire; mais non pas à Madame de Rendan. Vous avez tout ce qu'il faut pour intéresser son cœur. Mais vous effaroucherez son orgeuil, & la vanité la défendra de l'amour.

FRANÇOIS I.

Comment! mon hommage est-il une offense? Le goût que l'on m'inspire humilie-t-il celle qui en est l'objet?...

IMBERCOURT.

Est-ce au petit particulier que je dois répondre, ou si c'est....

FRANÇOIS I.

Assez... assez... la réponse est faite... Vous avez une manière de faire entendre tout ce que vous ne voulez pas dire... Ah, ca, vous conviendrez cependant qu'il est bien cruel d'être à ma place....

IMBERCOURT, *légèrement.*

Oh, oui, je l'avoue, & je vous plains.

FRANÇOIS I.

Vous riez.... mais cependant il faut que je renonce au doux plaisir d'aimer, & d'être aimé... Où je voudrois l'amour, je ne trouve que l'intérêt, la vanité, ou l'ambition; où je trouve le sentiment, je rencontre une vertu que mon rang effarouche... & de tous côtés je désire, je doute, ou je regrette.

IMBERCOURT.

Ah! n'est-il pour être heureux que le goût passager, que les fantaisies d'un moment.... Faites un choix légitime, un choix digne du trône, & de votre cœur. La plus haute naissance, la beauté, les qualités de l'ame, les graces, les talents, peuvent se trouver réunis dans l'objet que le ciel peut-être vous destine... Ce portrait

n'eſt pas imaginaire... regardez autour de vous, vous en trouverez aiſément le modèle : alors aimez, vous méritez ſi bien que l'on vous aime... vous ne ſerez pas le premier époux couronné qui n'aura trouvé le bonheur qu'au ſein & l'hymen, & dans les bras de la vertu.

FRANÇOIS I.

Foi de gentil-homme, je crois que tu as raiſon... Je ſuis pourtant bien jeune encore. J'y réfléchirai... mais voyons ce que le ſort me réſerve ici.... des refus bien conſtans, oh, j'en ſuis ſûr.... & bien, je m'y attends, & je n'en ſerai pas ſurpris.

IMBERCOURT.

J'entends venir quelqu'un, c'eſt ſurement la Demoiſelle Iſolite.

FRANÇOIS I.

Vous êtes ſûr qu'elle ne me conoît pas?...

IMBERCOURT.

Très-ſûr. Je vous ai annoncé comme venant de la part du Roi, c'eſt à vous de faire le reſte.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE.

PARDON, Meſſieurs, de vous avoir fait attendre.... mais je voulois engager Madame à vous recevoir, & je n'ai pu y réuſſir... ſa ſanté ne lui permet pas de voir qui que ce ſoit.

FRANÇOIS I.

Vous m'alarmez.... elle eſt donc ſérieuſement malade?

ISOLITE.

Ah! Monſieur, le chagrin eſt une terrible choſe... & voilà pourtant deux ans que cela dure.

FRANÇOIS I.

Mais elle y ſuccombera... pourquoi donc ſe refuſer des conſolations que la raiſon avoue? Pourquoi renoncer à des plaiſirs permis!... Je venois le lui dire de la

part du Roi, il voit avec peine qu'elle perfiſte dans le deſſein de s'éloigner de la Cour, & de vivre dans la ſolitude... dites-le lui, Mademoiſelle... faites lui bien ſentir que le Roi en éprouve un violent déplaiſir... entendez-vous?

ISOLITE.

Un violent déplaiſir... oui, Monſieur, j'appuyerai ſur le mot.

FRANÇOIS I.

Rien n'eſt plus brillant maintenant que la Cour de France, c'eſt un ſéjour... que je crois agréable. Votre belle maîtreſſe en ſeroit l'ornement... elle eſt toujours auſſi belle qu'elle l'étoit avant la mort de ſon mari... de ce pauvre Rendan?...

ISOLITE.

Oh! elle n'eſt point changée.... communément le chagrin ne ſied pas... mais elle, je crois en vérité, que la douleur, que les larmes l'embelliſſent encore.

FRANÇOIS I.

C'eſt-ce qu'on a dit au Roi... faites obſerver à Madame de Rendan qu'elle n'a pas vingt & un ans.

IMBERCOURT.

Que tout ce qui environne Sa Majeſté eſt à peu près d'un auſſi bel âge.

FRANÇOIS I.

Que le Roi lui-même eſt jeune auſſi...

IMBERCOURT.

Et que les plaiſirs naiſſent en foule ſur les pas d'un Monarque qui réunit à la grandeur ſuprême tout ce que l'eſprit, les graces du corps, & les charmes de la figure peuvent avoir de plus ſéduiſant. (*François I. tire Imbercourt par le manteau, & veut l'empêcher de continuer.*) Pour-quoi voulez-vous m'empêcher de parler? eſt-ce que je ne dis pas la vérité?

ISOLITE, *s'adreſſant à François I.*

Monſieur, le Roi eſt-il effectivement auſſi beau que tout le monde l'aſſure?

FRANÇOIS I.

Ah! beau... beau... ce ſeroit un bien petit mérite pour un homme... il n'eſt pas mal... mais beau..!

IMBERCOURT.

Allons, allons vous êtes difficile... je vous aſſure,

Mademoiselle, qu'il seroit encore très-bien quand même il ne seroit pas Roi.

ISOLITE, *toujours au Roi.*

On dit qu'il a beaucoup d'esprit.

IMBERCOURT.

Eh bien! répondez donc?

FRANÇOIS I, *après avoir hésité.*

Il a du moins celui d'aimer beaucoup ceux qui en ont.

ISOLITE.

On assure qu'il est si vaillant, si brave....

FRANÇOIS I.

Un homme qui règne sur des Français... & comment voulez-vous qu'il ne soit pas brave?... il reçoit l'exemple, & le donne à son tour.

ISOLITE.

J'ai entendu dire qu'il avoit un goût décidé pour toutes les Belles.

IMBERCOURT.

On vous a dit vrai là-dessus comme sur tout le reste: n'est-il pas vrai, Monsieur?

FRANÇOIS I.

Oui, Mademoiselle, on ne vous a pas trompée; il est à cet égard encore Français, & très-bon Français.

ISOLITE.

Oh! que vous me donnez de désir de connoître un Roi si charmant!

FRANÇOIS I, *bas à Imbercourt.*

Je vous jure qu'elle est bien jolie... *(haut.)* Mademoiselle, rien de plus aisé que de satisfaire votre curiosité... déterminez Madame de Rendan à venir à la Cour, & là, il vous sera facile de voir celui dont vous vous formez une idée si avantageuse.

ISOLITE.

Ah! s'il n'est que ce moyen là pour y parvenir, je désespère d'être jamais heureuse. Madame, me paroît tellement attachée à la solitude...

FRANÇOIS I.

Le Roi se propose cependant de venir aujourd'hui, lui-même, engager votre belle maîtresse à renoncer au projet de retraite, qu'elle a formé, contre le vœu de tous ceux qui la connoissent.

ISOLITE.

Le Roi viendra... lui-même... ici... aujourd'hui?

FRANÇOIS I.

Oui, Mademoiselle... & quoique Madame de Rendan ne reçoive personne... Elle ne reçoit personne, vous me l'assurez?

ISOLITE.

Qui que ce soit.

IMBERCOURT.

Ah! le Roi doit faire exception.

FRANÇOIS I.

Sera-t-il excepté?... le croyez-vous?

ISOLITE.

Eh, Monsieur, qui refuseroit l'honneur d'une pareille visite!... un Roi qui est jeune, beau, qui a tant d'esprit, qui est si galant, si brave... Oh! je sais bien que pour moi... mais Madame est trop bien apprise pour se cacher aux yeux de son maître, comme elle fait aux regards de tout le monde.

FRANÇOIS I.

Eh bien, assurez-lui que le Roi a pour elle les sentimens les plus distingués, & qu'il viendra aujourd'hui lui en présenter l'hommage... Ne l'oubliez pas.

ISOLITE.

Moi, Monsieur... oh, n'ayez pas peur... on n'oublie pas ce qui fait plaisir.

FRANÇOIS I.

Je suis charmé que vous pensiez ainsi... Faites agréer nos respects à Madame de Rendan. Adieu, Mademoiselle. (*Imbercourt & le Roi sortent.*)

SCENE III.

ISOLITE, *seule.*

LE Roi viendra aujourd'hui... quelle joie! il dira à Madame les plus jolies choses du monde, j'en suis sûre: car il est si aimable! elle n'y sera pas insensible... (*Avec un soupir.*) Le ciel m'en fera la grace: elle se laissera gagner aux instances de son maître, sortira de cette

triste solitude... où je m'ennuye... (*Avec un soupir.*) que cela fait pitié!... & nous irons à la Cour... c'est un pays que j'ai grande envie de voir... Cependant je viens de mentir bien effrontément à ces Messieurs; je leur ai dit que Madame ne recevoit personne... & Monsieur de la Palice doit se présenter aujourd'hui chez elle! & le Chevalier Bayard y est venu hier, avant-hier... il est vrai qu'ils sont les seuls pour qui Madame soit visible... encore l'un, la voit-il aujourd'hui pour la première fois, & Monsieur Bayard ne lui a-t-il rendu que deux visites... par conséquent si j'ai menti, c'est de si peu de chose, que ce n'est pas la peine d'en parler. Au reste, c'est par l'ordre de Madame, & s'il y a du mal, ce n'est pas sur moi que doit en tomber le blâme.

SCENE IV.

ISOLITE, ARTHUR.

ARTHUR.

QUI sont donc ces beaux Seigneurs à qui vous parliez-là? Mademoiselle Isolite?

ISOLITE.

L'un est ami du Roi, c'est Monsieur d'Imbercourt, l'autre m'est inconnu.

ARTHUR, *la pressant dans ses bras.*

A qui en vouloient-ils, ma charmante, à vous, ou à votre maîtresse?

ISOLITE, *avec un souris ironique.*

A qui en vouloient-ils?... en vérité Monsieur Arthur, vous avez des expressions... c'est de la part du Roi que ces Messieurs, venoient parler à Madame.

ARTHUR.

L'ont-ils vue?

ISOLITE.

Non.

ARTHUR.

Et savez-vous quel étoit l'objet de leur mission?

ISOLITE.

Vous êtes bien curieux.

ARTHUR.

Hom... il y a de la galanterie sur jeu, puisque vous y mettez du mystère.

ISOLITE, *haussant les épaules.*

De la galanterie... avec Madame?

ARTHUR.

Tenez, vous êtes Demoiselle suivante, moi, valet-de-chambre... (*Lui prenant un bras qu'il passe sous le sien.*) que diable! entendons-nous, & tout ira le mieux du monde. (*Confidemment.*) Nos maîtres... soit héroïsme de guerriers, soit vertu de femme, vertu à toute épreuve, peuvent dans le monde passer pour des prodiges... mais dans l'intérieur de leur appartement, tête à tête avec nous... hélas! ce sont de pauvres humains bien foibles, tout comme nous.

ISOLITE.

Et que résulte-t-il de-là?

ARTHUR.

Il en résulte que Madame de Rendan, malgré l'amour qu'elle avoit pour son époux, malgré le tendre & profond respect qu'elle conserve pour sa mémoire, malgré le deuil & le veuvage éternel auquel elle s'est vouée, Madame de Rendan a le cœur tendre, Madame de Rendan oublira son mari, aimera parce qu'elle n'a que vingt ans, & qu'à vingt ans il faut aimer... enfin qu'elle se remarira... parce qu'elle est trop sage pour ne pas finir le roman comme cela.

ISOLITE.

Eh bien, Monsieur le valet-de-chambre, & moi la Demoiselle suivante, que pouvons-nous à celà?

ARTHUR.

Ah!... nous pouvons, Mademoiselle, arranger les choses de manière qu'elles nous soient profitables. Des domestiques de confiance, comme nous, des gens d'esprit, tels que vous, & moi, doivent mener leurs maîtres, c'est un fait. Il y a façon de faire vouloir aux autres, & sans qu'ils s'en doutent, ce que l'on veut bien résolument soi-même. Vous êtes jeune, je n'ai pas trente ans, vous me plaisez beaucoup; si je pouvois vous plaire un peu, amour, fortune, adresse, nous mettrions tout en commun; vous obséderiez Madame d'un côté, je la persécuterois de l'autre, & nous lui ferions

épouser celui qui nous assureroit à tous deux les avantages les plus considérables.

ISOLITE.

C'est assez bien calculé.

ARTHUR.

Je suis charmé que le plan vous séduise... poursuivons. Je vois en prétendans... d'abord le Roi... ces amours-là sont un peu sans cérémonies, & Madame, n'est pas femme à s'en passer... cela nous rapporteroit beaucoup, mais il n'y faut pas penser... Monsieur de la Palice...

ISOLITE.

Vous croyez...

ARTHUR.

Rien ne m'échappe... il a des projets, mais il faut les faire échouer. C'est un homme à grands sentimens, & qui rougiroit de devoir son bonheur à des moyens subalternes... exclu...

ISOLITE.

Et l'Amiral Bonnivet ?

ARTHUR.

Il n'épouse pas, lui : les autres moissonnent, il glâne... Rayé.... Je pencherois volontiers pour le Chevalier Bayard ; c'est un brave & honnête homme, généreux, bienfaisant, mais il n'est pas riche, nous le ruinerions sans nous enrichir, ainsi sa pauvreté rend nulle toute notre bonne volonté.

ISOLITE.

Mais si vous éconduisez comme cela tous les prétendans, ma maîtresse, à ce qu'il me paroît, restera long-tems veuve ?

ARTHUR, *d'un air capable.*

Non, Mademoiselle, j'ai trouvé pour elle un parti excellent ; jeunesse, figure, bravoure, opulence, tout s'y trouve.

ISOLITE.

Eh c'est ?

ARTHUR.

D. Alonzo de Sotomayor.

ISOLITE, *avec dédain.*

Un Espagnol !

ARTHUR.

Un peu fier, si vous voulez... d'un caractère ombra-

geux, emporté... (*Souriant.*) mais son argent... ah son argent... est de la meilleure composition du monde.

ISOLITE.

C'est ce qui vous détermine en sa faveur?

ARTHUR.

Ah! Mademoiselle! c'est une belle chose que l'argent! il couvre tout, répare tout... il a raison par-tout.

ISOLITE.

Vous en parlez en amateur.

ARTHUR.

Il a vu Madame, lorsque feu Monsieur de Rendan la conduisit en Espagne! il l'aime depuis ce tems-là; faisons réussir le mariage de Monsieur de Sotomayor avec notre maîtresse, & il nous assure à tous deux la fortune la plus brillante... J'en ai déja reçu quelques échantillons qui me font augurer très-favorablement du reste: nous nous aimons, nous nous marirons, & riches à tout jamais, nous cessons d'obéir, & jouirons à notre tour du doux plaisir de commander.

ISOLITE.

Nous ne nous aimons pas; nous ne nous marirons point, & comme je n'ai pas pour l'argent une estime aussi tendre que vous, je laisserai Madame obéir au penchant de son cœur; je ne lui parlerai point de Monsieur de Sotomayor qui me déplaît souverainement, & je vous verrai sans envie, mon cher Monsieur Arthur, vous enrichir aussi bassement qu'il vous plaira.

ARTHUR.

Mademoiselle, la délicatesse a son mérite, sans contredit... mais c'est un mérite avec lequel on meurt de faim... au lieu que, de légers scrupules adroitement mis à part...

ISOLITE, *très-sérieusement.*

Brisons-là... Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne rien dire à Madame de vos petits arrangemens sur ce qui la concerne, mais soyez assez prudent, je vous en avertis, pour ne pas me forcer à vous dévoiler.

ARTHUR.

Moi!... ah! je n'y pense plus... c'étoit mon seul amour pour vous qui me faisoit regarder la richesse comme l'acheminement le plus sûr au bonheur de vous posséder... Vous ne vous en souciez pas... j'y renonce!

je suis foncièrement un bon, & honnête garçon.... n'ayez contre moi ni colère, ni haine...

ISOLITE.

De la haine contre vous, Monsieur Arthur... Oh, non, non... Ce sentiment-là tient à l'estime... ce n'est pas celui que vous m'inspirerez jamais. (*Elle sort.*)

SCENE V.

ARTHUR, *seul.*

EH bien! cette petite orgueilleuse qui se donne les airs de me mépriser... Mademoiselle se pique de beaux sentimens... petit génie que cela!... Cerveau mal organisé... Cela n'aura jamais l'esprit de sortir de servitude... Mais que je suis dupe aussi, moi; est-ce que j'ai besoin d'appui pour réussir dans mes projets? est-ce que je n'ai pas en moi assez de ressource pour savoir me passer des secours d'autrui? Oui, D. Alonzo de Sotomayor, je vous protège, vous vous chargez du soin de ma fortune, & moi du succès de votre amour, vous serez l'époux de Madame de Rendan, ou je mourrai à la peine. Ah, ah, que cherche donc ici ce matamore avec sa longue épée?

SCENE VI.

L'ÉCUYER DE D. ALONZO, ARTHUR.

L'ÉCUYER, *toujours le ton d'un matamore.*

EST-ce vous, qui vous nommez Arthur?

ARTHUR.

Il y a bientôt trente ans, Monsieur, que je m'appele comme cela! que me voulez-vous?

L'ÉCUYER.

Vous dire que je suis l'Écuyer de D. Alonzo de Sotomayor, & vous remettre cet écrit... Savez-vous lire?...

ARTHUR.

Si je ſais lire?...

L'ÉCUYER.

C'eſt que moi qui ſuis gentil-homme, je ne ſais ni lire, ni écrire.. cela n'appartient qu'aux fainéans, aux gens inutiles... Parlez moi de ſavoir ſe battre.... voilà une ſcience cela! mais ſavoir lire...

ARTHUR.

Oh! je ne me bats point, moi; j'ai les inclinations pacifiques. Voilà pourquoi je me ſuis adonné aux Belles-Lettres. De qui eſt cet écrit?

L'ÉCUYER.

De Monſieur de Sotomayor.

ARTHUR.

Comment! il eſt gentil-homme, & il ſait écrire?

L'ÉCUYER.

Sans doute...C'eſt un Eſpagnol.

ARTHUR.

Mais vous êtes François, vous, & vous ſoutenez l'honneur de la nation?

L'ÉCUYER.

Aſſurément. François I gâte tout à préſent, avec ſa belle fantaiſie de ſcience, & la ridicule protection qu'il accorde aux ſavans; mais il ne me pervertira pas. Je bois, je chaſſe, je joue, & je me bats: voilà tout ce que doit ſavoir faire un gentil-homme.

ARTHUR.

Eh par quel hazard au ſervice d'un étranger?

L'ÉCUYER.

Parce que je ſuis pauvre, que Monſieur de Sotomayor doit me mener avec lui... quelque part, dans le nouveau monde, que nous y devons faire conjointement les plus beaux exploits, les plus brillantes conquêtes & que j'y finirai ſurement par être Vice-Roi.

ARTHUR.

Peſte! c'eſt un fort joli poſte,.. Il vous à donc mis dans ſa confidence?

L'ÉCUYER.

Vous concevez bien que né ce que je ſuis, deſtiné dès mon enfance au noble métier des armes, aſpirant au grade de Chevalier, je ne me prêterois pas à ſes projets, s'il ne m'avoit juré ſur Dieu, & ſur ſon honneur,

qu'il n'avoit que des deſſeins honnêtes, & que ſon but étoit d'épouſer.

ARTHUR.

Et moi donc, Monſieur, qui ai manqué d'être d'égliſe, eſt-ce que vous me croyez moins ſcrupuleux que vous? Cette lettre apparemment traite de l'objet en queſtion?

L'ÉCUYER.

Quand vous l'aurez lue, nous prendrons enſemble certaines meſures... Sommes nous ici en lieu de ſureté?

ARTHUR.

Oui, oui... mais voyons ce qu'il m'écrit. (*Il lit.*)

„ Nos affaires n'avancent point, Arthur...

Ce n'eſt pas ma faute.

„ Il eſt donc impoſſible de voir Madame de Rendan,
„ de lui parler, de parvenir à lui plaire? Tant de con-
„ trariétés, d'obſtacles, me réduiſent au déſeſpoir...

Parbleu, je le crois bien: moi, je ſuis furieux.

„ Pour comble de malheur, j'ai des rivaux...

Et beaucoup, & de dangereux.

„ Le Roi ſurtout, le Roi me fait trembler.

Il a raiſon, lutter contre un Roi jeune, & aimable; ce n'eſt pas une petite affaire.

„ Il faut que je meure, ou que je poſſéde Madame de
„ Rendan. Il faut que je ſois ſon époux: mon bon-
„ heur & ma vie, ſont attachés à ce titre, & je ne vois
„ pour la forcer à me l'accorder, que le moyen dont je
„ vous ai déjà fait part.

Un enlevement... c'eſt un moyen bien violent!

„ Votre fortune, Arthur, & la fortune la plus brillan-
„ te ſera la récompenſe des efforts que vous tenterez
„ pour faire réuſſir mes projets. Songez que les momens
„ ſont chers, & que mes jours ſont entre vos mains.

Point de ſignature... il eſt prudent... c'eſt m'avertir que je dois l'être.... On n'a rien ajouté à ceci!

L'ÉCUYER.

Pardonnez-moi... l'ordre de prendre avec vous des meſures pour...

ARTHUR.

Je ſais, je ſais... mais il n'y avoit rien de plus?

L'ÉCUYER.

Si fait... il m'eſt enjoint de ſavoir de vous, quand Monſieur de Sotomayor pourra ſe concerter avec vous.

ARTHUR.

Vous ne m'entendez pas, ou vous ne voulez pas m'entendre... je vous demande, ſi cette lettre n'étoit pas accompagnée... là, eſt-ce que vous ne concevez pas?

L'ÉCUYER.

A propos, cela eſt vrai, vous m'y faites ſonger. Voilà une bourſe que je ſuis chargé de vous donner; je l'avois oubliée.

ARTHUR.

Oui?... Ah, n'ayez donc plus de ces oublis-là; un gentil-homme comme vous, peut bien ne pas ſavoir lire, mais il ne doit pas manquer de mémoire... j'entends du bruit... voilà ma clef, montez par cet eſcalier, la porte à gauche, numéro neuf, cachez-vous dans ma Chambre, j'irai vous y retrouver dans un moment.

(L'écuyer ſort.)

SCENE VII.

ARTHUR, *ſeul.*

NE donnons point de priſe aux ſoupçons... ce n'eſt pas le tout de faire fortune, il faut ſavoir ſe ménager les moyens d'en jouir.

SCENE VIII.

AMBROISE, ARTHUR.

ARTHUR.

AH! c'eſt vous, Monſieur le Jardinier?

AMBROISE.

Oui, Monſieur le valet-de-chambre, c'eſt moi-même.

ARTHUR.

Qu'eſt-ce que vous cherchez donc? eſt-ce à Mademoiſelle Iſolite que vous voulez parler?

AMBROISE.

A vous dire le vrai, je ne ſerois pas fâché de la rencontrer. j'aurois quelques petites babioles à l'y conter, de petits conſeils à l'y demander.

ARTHUR.

Elle eſt auprès de Madame, & je ne crois pas qu'elle deſcende de ſitôt; mais pour la raiſon, l'âge, & l'expérience, aſſurément je la vaux bien, & ſi je pouvois vous être de quelque utilité... (*A part.*) On gagne toujours quelque choſe à tout ſavoir.

AMBROISE.

Ecoutez donc, Monſieur Arthur, je crois que vous pourriez bien ne me pas être inutile... je ſais que vous avez de l'eſprit, plus d'eſprit que moi... oh! c'eſt ſûr... tout le monde dit, que vous êtes un peu fripon, mais tout coup vaille, un fripon peut-être de bon conſeil.

ARTHUR.

Mais ſavez-vous que vous me dites des injures en croyant me faire des complimens...

AMBROISE.

Eh, non, morgué! ce ſont ceux qui diſont cela. Il ne me coûte rien à moi de vous croire un honnête garçon juſqu'à ce que j'aye des preuves du contraire.

ARTHUR.

Au fait. De quoi s'agit-il?

AMBROISE.

De me faire gagner dix piſtoles.

ARTHUR.

Et comment faut-il s'y prendre pour cela?

AMBROISE.

En me perſuadant que ma conſcience n'a rien à me reprocher dans ce qu'on exige de moi pour les gagner.

ARTHUR.

Dix piſtoles, une conſcience... voyons, voyons... oh! je ne manquerai ſurement pas de moyens pour ajuſter tout cela enſemble.

AMBROISE.

Devinez à qui je viens de parler?

ARTHUR.

Je ne devine rien, il faut qu'on me dise.

AMBROISE.

A l'amiral Bonnivet

ARTHUR.

Et qu'avez-vous à démêler avec lui?

AMBROISE.

Bah! c'est lui qui requiert ma protection.

ARTHUR.

A propos de quoi?

AMBROISE.

Il est amoureux de Madame.

ARTHUR.

Oui dà!

AMBROISE.

Eh, mon Dieu, oui! Et comme il prétend qu'il n'y a pas du tout de plaisir à pleurer toujours, comme il est fâché de voir notre maîtresse ne s'occuper que de ça, il a dessein de lui bailler d'autres passetems, voyez vous. En conséquence il vient de venir ici, il m'a dit bien poliment: mon cher Monsieur Ambroise, vous êtes un honnête homme, un homme qui a du bon sens, une bonne tête, & ben de l'amiquié pour Madame de Rendan... C'est vrai, Monsieur l'Amiral, l'y ai-je répondu: que voulez-vous de ma bonne tête, & de mon amiquié? Je veux, ce m'a-t-il fait, que vous m'ouvriez tant seulement la petite porte du jardin qui donne dans le parc. Vot'belle maîtresse a du chagrin, alle pleure toujours, çà finira par l'y gâter son joli visage, & çà seroit dommage, pas vrai, Monsieur Ambroise? Très-vrai Monsieur l'Amiral; pourtant Monsieur Ambroise, a-t-il continué, il faut l'y bailler un petit moment de dissipation, queuque divertissement ben gentil; qu'en dites-vous? Que c'est morgué ben imaginé Monsieur l'Amiral. Q'y a dix pistoles pour vous, Monsieur Ambroise, si vous pouvez faire entrer dans vot'jardin, & sans que Madame s'en doute, des danseuses & des danseurs qui gambaderont devant elle, & la récréeront queuques minutes. Eh morgué, Monsieur l'Amiral, l'y ai-je fait à mon tour, je ne demande pas mieux que de divertir Madame, & de gagner dix pistoles, je suis un pauvre hère, & j'ai de la famille: mais peut-être qu'alle s'en fâ-

chera, & pour dix pistoles je ne voudrois pas fâcher Madame qu'est aussi bonne qu'alle est belle... Laissez-moi consulter queuqu'un qui ait plus d'esprit que moi... Là-dessus je l'ai quitté : il attend ma réponse: vous v'là, conseillez-moi, gagnerai-je dix pistoles qui me feroient grand bien, ou le refuserai-je en dépit du bien qu'alles me feroient?

ARTHUR.

Attendez... il faut que je me consulte aussi, moi... l'affaire est délicate... (*Haut.*) Il s'agit de faire diversion à la douleur de Madame... (*Bas.*) C'est bien le but de Monsieur de Sotomayor, & le mien... (*Haut.*) D'interrompre un moment la profonde solitude où nous vivons... (*Bas.*) Ce qui sert parfaitement bien à mes desseins... (*Haut.*) D'introduire ici une troupe de gens à talens... (*Bas.*) Parmi lesquels pourront se glisser les hommes nécessaires au coup hardi que nous projettons... (*Haut.*) Et de les cacher soigneusement jusqu'au moment de l'exécution, ce qui ne sera pas impossible, vu les bosquets, les massifs de charmilles... & de faire le bien de ce pauvre Ambroise qui est mon ami... Les dix pistoles sont à vous, mon cher, & votre conscience peut être tranquille.

AMBROISE.

En vérité... Ah! comme vous me soulagez!

ARTHUR.

L'Amiral est donc bien sérieusement amoureux de Madame?

AMBROISE.

Bah, il n'est pas le seul... mais j'ai bien peur qu'il n'en soit pour les frais de son amour, & de son petit divertissement. M'est avis qui gnia queuqu'un qui ne met en avant ni danseurs, ni danseuses, & qui fait sans bruit plus de chemin que n'en fera l'Amiral avec tout son fracas.

ARTHUR.

Et qui donc, mon ami?

AMBROISE.

Qui? le Chevalier Bayard.

ARTHUR.

Allons donc...

AMBROISE.

Il n'y a pas d'allons donc... Madame ne veut voir perſonne, & elle a vu le Chevalier Bayard.

ARTHUR.

Elle l'a vu?

AMBROISE.

Deux fois... Et l'ordre eſt donné de ne l'y pas refuſer la porte toutes les fois qu'il s'y préſentera.

ARTHUR.

Oui dà!... (*Bas.*) Ah! c'eſt bon à ſavoir.

AMBROISE, *riant.*

Mais que l'Amiral réuſſiſſe, ou qu'il ne réuſſiſſe pas, qu'eſt-ce que çà me fait à moi, pourvu qu'il me paye bien, & que Madame ne ſoit pas fâchée.

ARTHUR, *riant forcément.*

Aſſurément, ce n'eſt pas toi qui feras le plus attrapé.

AMBROISE, *riant.*

Il ſeroit plaiſant qu'il paye les violons...

ARTHUR.

Pour faire danſer les autres... oui, cela ſeroit vraiment très-plaiſant.

AMBROISE, *riant.*

Et je vois que çà arrivera... Adieu, Monſieur Arthur... je m'en vais gagner dix piſtoles... de quelque façon que tournent les choſes j'aurai tiré mon épingle du jeu, moi: c'eſt ce qui me divertira... Epouſe qui pourra. (*Ambroiſe ſort.*)

SCENE IX.

ARTHUR, *ſeul.*

AH! le Chevalier Bayard eſt venu deux fois, & on l'a reçu deux fois, & l'ordre eſt donné de l'admettre toutes les fois qu'il s'y préſentera... prédilection bien marquée, & qui prouve que Monſieur de Sotomayor n'a d'autre parti à prendre que celui de ſe retirer, ou de riſquer le tout pour le tout. Son Ecuyer m'attend, rejoignons-le, & prenons avec lui les dimenſions les plus ſûres.

SCENE X.

ISOLITE, ARTHUR.

ISOLITE.

MADAME vous demande.

ARTHUR.

Que me veut-elle?

ISOLITE.

Allez-le ſavoir.

ARTHUR.

Toujours revêche, toujours méchante, ah, petite ingrate; ah! que je me veux mal d'avoir pour vous tant d'amour! (*Arthur ſort.*)

SCENE XI.

ISOLITE, *ſeule.*

AH, oui, ton amour... j'y crois... je ne puis pas affirmer que ce ne ſoit pas un honnête homme que ce garçon là... mais il a une phyſionomie de fripon qui fait bien du tort à ſa probité, s'il en a... Eh! c'eſt Monſieur de la Palice.

SCENE XII.

LA PALICE, ISOLITE.

LA PALICE.

ME voici encore une fois, Mademoiſelle; ſerai-je plus heureux que je ne l'ai été juſqu'ici? verrai-je votre belle maîtreſſe? daignera-t-elle me voir?

ISOLITE

Oui, Monſieur, elle vient de m'ordonner, ſi vous

vous présentez aujourd'hui, de vous conduire à son appartement.

LA PALICE.

Ah! que vous êtes aimable! que je vous ai d'obligations! je vais donc la voir!... la voir... lui parler... mais concevez mon bonheur, Mademoiselle?

ISOLITE.

Monsieur, je ne sais pas quels sentiments vous amenent auprès d'elle...

LA PALICE.

Quels sentiments!.... tous.... tous les sentiments qu'inspirent la vertu, la beauté... la douleur que l'on voudroit partager, adoucir, faire oublier... mais je ne lui en parlerai pas, oh! je me le suis bien promis, je me le promets bien... elle ne m'écoutera point, n'est-il pas vrai? elle m'imposeroit silence?

ISOLITE.

Je ne sais pas ce que vous vous proposez de lui dire....

LA PALICE.

Venez, venez, conduisez moi.... C'est par ici je crois... ah! comme le cœur me bat... Si je le sentois palpiter comme cela le jour d'une bataille, savez-vous que j'aurois bien mauvaise opinion de moi.

ISOLITE.

Comment!... un brave Capitaine comme vous.... un vaillant Chevalier...

LA PALICE.

Affrontera une armée entière, & tremble aux pieds de la beauté.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARTHUR, L'ÉCUYER *de Sotomayor.*

ARTHUR.

VOus voilà au fait, je vous ai bien expliqué tout. Allez de ce pas disposer tous vos gens, & les déguiser comme je vous l'ai dit. La fête que prépare ici l'Amiral Bonnivet est de tous les événemens celui qui pouvoit le mieux nous servir : le tumulte, & la foule couvriront nos projets ; vos satellites se tiendront cachés, en attendant le moment favorable. Moi, je me charge d'écarter de la maison tous ceux qui pourront s'opposer à votre entreprise : que Monsieur de Sotomayor se rende ici ; que, s'il est possible, il soit présent à la fête : cela ne peut que contribuer à détourner de lui le soupçon. Allez, il ne faut pas que l'on nous voye ensemble. Allez, surtout, secret, & promptitude. (*L'Ecuyer sort.*)

SCENE II.

ARTHUR, *seul.*

AH! l'on ne m'appelloit tantôt de la part de Madame, que pour m'écarter d'un lieu où doit nécessairement passer Monsieur de la Palice. On a beau faire, rien ne m'échappe, & Madame ne reçoit le Capitaine qu'à titre de l'ami du Chevalier Bayard... Quand on ne le voit pas, il faut en parler, c'est tout simple. Allons trouver Ambroise ; je ne le crains pas lui, c'est un poltron, mais éloignons ses deux garçons, le palefrenier, les laquais, le cuisinier... dispersons si bien nos enne-

mis, que nous restions seuls maîtres du champ de bataille... ah! voilà ma belle orgueilleuse.

SCENE III.

ISOLITE, ARTHUR.

ARTHUR.

POURRIEZ-VOUS me dire où est Ambroise, Mademoiselle?

ISOLITE.

Mais probablement dans le jardin.

ARTHUR.

Est-ce que vous attendez ici quelqu'un?

ISOLITE.

Et qui voulez-vous que j'attende?

ARTHUR.

Allons, allons... ne vous fâchez pas... faut-il donc toujours rebuter comme cela le pauvre monde... ah! cela n'est pas bien, cela n'est pas bien. (*Arthur sort.*)

SCENE IV.

ISOLITE, *seule.*

CET homme est mon ombre. Il suffit donc de ne pas se soucier des gens pour les rencontrer à chaque pas.

SCENE V.

LA PALICE, ISOLITE.

ISOLITE.

QUOI! vous voilà déjà, Monsieur?

LA PALICE.

Oui, Mademoiselle, j'ai commis une indiscrétion, & l'on m'a donné mon congé.

ISOLITE.

Eh ! qu'avez-vous donc fait ?

LA PALICE.

Ce que tout autre auroit fait à ma place. J'aimois votre maîtreſſe avant qu'il fût queſtion de la marier ; unie à Monſieur de Rendan, j'ai renfermé mon amour, ne pouvant parvenir à l'éteindre. Elle devient veuve, l'eſpoir renaît dans mon ame, j'emploie tout pour être admis auprès d'elle ; après deux ans d'attente, c'eſt aujourd'hui qu'elle me permet de la voir : j'arrive, que je l'ai trouvée belle ! j'étois venu bien réſolu de me taire ſur une paſſion toujours ignorée d'elle... je la regarde ; je lui parle, elle me répond, ſes beaux yeux s'attachent ſur les miens, mon cœur palpite, ma vue ſe trouble, ma tête ſe perd, je tombe à ſes pieds... je ne ſais ce que j'ai dit ; car j'étois dans le délire.

ISOLITE.

La déclaration eſt un peu preſſée.

LA PALICE.

Amour & raiſon, Mademoiſelle, ne marchent guères de compagnie.

ISOLITE.

Et ſurement on s'eſt mis en colere ?

LA PALICE.

En colere, Mademoiſelle ? non, on m'a plaint, on m'a conſolé, & de l'air le plus touchant, on m'a fait promettre de ne reparler jamais de mon extravagance.

ISOLITE, *riant.*

Et vous appelez cela vous donner votre congé ?

LA PALICE.

Sans contredit. J'ai promis tout ce qu'elle a voulu ; mais le moyen que je tienne parole ! pour ne point fauſſer mon ſerment, il ne me reſte qu'un parti, c'eſt de ne la revoir jamais.

ISOLITE.

Je n'aurois pas cru qu'un preux chevalier comme vous, perdît ſi facilement courage... Monſieur, mettez-vous à la place d'une jeune, & jolie veuve qui pleure ſon mari... depuis deux ans... d'une veuve regardée dans le monde comme un prodige de tendreſſe, & de fidélité. Deux ans de conſtance pour les manes d'un époux, ſongez Monſieur, combien cela met une fem-

me en réputation ! L'orgueil se glisse par-tout, & souvent c'est par vanité qu'on remplit un engagement contracté par une indiscrétion ; telle est peut-être, aujourd'hui, la position de ma maîtresse. Ira-t-elle, dès la première déclaration, renoncer aux honneurs d'une persévérance si rare dans le siècle où nous sommes. Amour, assiduité, petits soins, ménagemens délicats ; le tems sur-tout, le tems qui parvient souvent à concilier les idées les plus opposées, tout ramenera Madame, à des sentimens moins exaltés... Vous avez pour vous la raison & la nature, mettez l'amour propre de votre parti, & je vous promets gain de cause.

LA PALICE.

Je serois de votre avis, si je n'avois pas des rivaux redoutables... le Roi...

ISOLITE.

Elle n'est pas assez grande Dame pour espérer d'être un jour son épouse, elle se respecte trop pour être jamais sa maîtresse.

LA PALICE.

Je sais que Sotomayor...

ISOLITE.

Ce n'est pas celui-là que vous avez à craindre ; les femmes ne s'occupent guères de ceux qui ne sont occupés que d'eux-mêmes, & l'on amuse difficilement les autres, quand on porte avec soi l'air toujours ennuyé : sa gravité, sa morgue, l'illustration de ses nobles ayeux dont il est infatué... il emportera tout cela à Madrid.

LA PALICE.

Pour le gros Bonnivet, je ne le crois pas redoutable, ce cher Amiral a de l'esprit, de la gaîté ; c'est un bon soldat, un fort honnête homme ; mais il est si futile ; il se permet tant d'inconséquences ; ses vieilles prétentions, & sa grosse étourderie le rend, entre nous, plus ridicule que dangereux.

ISOLITE.

Il ne réussit en amour que lors qu'il garde l'incognito & qu'à la faveur des ténèbres, témoin certaine Dame à Milan ; il tourne à son profit le rendez-vous accordé à un autre... Nous aimons le grand jour, nous ! il n'est pas favorable à Monsieur l'Amiral.

LA PALICE.

Et le Chevalier Bayard ?

ISOLITE.

Madame en parle souvent.

LA PALICE, *avec un peu d'étonnement & d'inquiétude.*

Oh ! elle en parle !... & qu'en dit-elle ?

ISOLITE.

Du bien.

LA PALICE, *vivement.*

Oh ! je le crois !

ISOLITE.

Madame me demande si je suis instruite des hauts faits d'armes de Monsieur de Bayard ; tout ce que je sais de ses prouesses, de sa vaillance, de sa loyauté, je le lui raconte.... elle écoute avec beaucoup d'intérêt.... „ Heureuse la femme qui pourra le nommer son époux... " Ces propres mots un jour sont sortis de sa bouche.

LA PALICE.

Elle a raison, Mademoiselle ; il a autant de probité que de bravoure, & c'est beaucoup dire. On n'est pas au fait de toutes les actions de sa vie ; car il est modeste, & cache le bien qu'il fait. Sa conduite à Bresse avec cette noble veuve, dont la maison alloit être livrée au pillage ; l'instant où brave comme Scipion, il s'égaloit à lui par les désirs, & l'amour immolé à la vertu... mille autres traits enfin... je vous les conterai, vous les redirez à Madame de Rendan.

ISOLITE.

Oui, Monsieur ; je lui ferai plaisir..

LA PALICE.

Mais, parlez lui quelquefois de moi, entendez-vous. Savez vous quelques circonstances de ma vie ?... il y en a d'honorables...

ISOLITE.

Je ne les lui laisserai pas ignorer.

LA PALICE, *vivement.*

Mais que ce ne soit pas après lui avoir parlé de Bayard... car à côté de lui je ne me soutiendrois pas... Eh ! le voici lui-même, vous ne m'avez pas dit qu'il venoit ici ?

ISOLITE, *avec ingénuité.*

Vous ne me l'avez pas demandé.

SCENE VI.

BAYARD, ISOLITE, LA PALICE.

BAYARD.

AH! ah! c'eſt vous Capitaine?

LA PALICE.

Oui, mon brave, c'eſt moi-même; toujours votre ami, à la vie & à la mort.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Touchez-là, j'en dis autant... Bonjour ma belle Demoiſelle, y auroit-il de l'indiſcrétion de ſe préſenter là haut?

ISOLITE.

Je ne le crois pas, Monſieur; Madame vous voit avec trop de plaiſir: je vais la prévenir que vous êtes ici, engagez-là donc à ſortir de ce château ſolitaire, il eſt ſi triſte, ſi triſte, elle s'y ennuye, j'en ſuis ſûre... & moi auſſi: elle ne l'aura pas plutôt quitté, qu'elle vous en aura obligation... & moi auſſi. (*Elle ſort.*)

SCENE VII.

BAYARD, LA PALICE.

BAYARD.

MADEMOISELLE Iſolite n'aime pas la campagne, à ce qu'il me paroît. Mais dites moi donc mon ami, par quel hazard nous nous trouvons tous deux à la même heure, au même inſtant, chez Madame de Rendan, qui ne voit perſonne?

LA PALICE.

Avant vous répondre... que penſez-vous de cette femme-là, Chevalier?

BAYARD.

Je ne vis jamais une Dame auſſi bien née, plus belle

plus aimable, plus respectable qu'elle... n'est-ce pas votre avis, Capitaine?

LA PALICE.

Assurément... mais ne trouvez-vous pas qu'elle pleure trop long-tems le défunt?

BAYARD.

Elle aimoit beaucoup ce pauvre Rendan.

LA PALICE.

Une année, c'est tout au plus ce qu'elle a vécu avec lui... & il y a deux ans qu'il est mort. On regette un mari, soit; on peut le pleurer, à la bonne heure,... mais deux ans!

BAYARD.

Il est sûr que c'est beaucoup.

LA PALICE.

C'est trop.

ENSEMBLE.

Oh! oui, oui, c'est trop.

BAYARD.

Mais l'Amiral séchera les larmes de cette belle affligée; il l'a déjà annoncé dans le monde.

LA PALICE.

Il se fera une affaire avec Sotomayor.

BAYARD.

Je n'aime pas cet espagnol-là.

LA PALICE.

Il ne faut pas le laisser prisonnier sur parole. Il vous souvient de sa fuite à Monerville.

BAYARD.

Lui, ou moi ne seroient plus à présent, si ce bras épuisé dans Bresse par la perte de tout mon sang, eût déjà repris quelque vigueur.

LA PALICE, *vivement & avec colere.*

Il en veut à Madame de Rendan; mais il pourra rencontrer des obstacles.

BAYARD, *en souriant.*

Comme vous prenez feu, Capitaine! Est-ce que vous seriez amoureux de la belle veuve?

LA PALICE, *avec chaleur.*

J'en perds la tête.

BAYARD, *bien tranquillement.*

Et moi aussi.

LA PALICE, *fort étonné après un petit tems.*
Et vous aussi ?

BAYARD.

Oui, Capitaine.

LA PALICE, *du même ton que Bayard.*
Nous voilà donc rivaux ?

BAYARD.

C'est vrai.

LA PALICE.

Rivaux, & amis .. car bien que vous aimiez en même lieu que moi... (*Mettant la main sur son cœur.*) vous êtes toujours là.

BAYARD, *mettant vivement la main sur le cœur de la Palice.*
J'y veux rester.

LA PALICE.

Je l'espère... Y a-t-il long-tems que vous l'aimez ?

BAYARD.

Depuis que je la connois.

LA PALICE.

Je vous en livre autant. Lui avez-vous parlé souvent depuis son veuvage ?

BAYARD.

Deux fois.

LA PALICE.

Et moi, une... Avez-vous dit que vous aimiez ?

BAYARD.

Je n'ai pas osé.

LA PALICE.

J'ai été plus hardi ; mais on m'a répondu d'une manière à m'ôter toute espérance

BAYARD.

Tant pis, car je hazarderai peut-être un jour le même aveu, & sans doute il ne sera pas reçu plus favorablement.

LA PALICE.

Si l'on en croit Mademoiselle Isolite, il ne faut pas encore se décourager, mais promettons-nous que celui de nous deux qui n'aura pas le bonheer de lui plaire, fera place à l'autre, & le servira, qui plus est, en bon, & véritable ami. (*Regardant en face.*) J'ai bien peur de n'être que le confident de l'aventure. Plus je vous examine, plus je pense à ce que vous valez, & à ce que

je vaux ; plus je m'aperçois que l'avantage n'est pas de mon côté.... mais n'importe, allons toujours notre train, & convenons encore, s'il survient un troisième... & il en surviendra... que le délassé de nous deux, sera le compagnon d'armes du tenant.

BAYARD, *lui touchant dans la main.*

Cela vaut fait... (*En riant.*) Avec une autre femme que Madame de Rendan, cet engagement la seroit peut-être fort indiscrer ; car on assure que le Roi lui-même a des prétentions sur elle.

LA PALICE. *en riant aussi.*

Oh ! très-certainement nous ne nous battrons pas contre lui... Mais notre vertueuse & charmante veuve, est une de ces femmes près de qui le nom de Roi, lui seul, est un motif d'exclusion... Jurons de plus, foi de Chevalier, de nous rendre compte sous le secret... l'honneur l'exige... de tout ce qu'elle nous aura dit.

BAYARD.

Je le jure.

LA PALICE, *après un petit tems. & gaîment.*

J'ai dans l'idée que je ferai votre compagnon d'armes... mais quel sacrifice ne feroit-on pas à l'amitié... & à Bayard !... Voici Mademoiselle.

SCENE VIII.

BAYARD, LA PALICE, ISOLITE.

ISOLITE, *à Bayard.*

MADAME est avertie que vous êtes ici, Monsieur, elle va descendre dans l'instant.

LA PALICE, *à Bayard.*

Je crois qu'un tiers seroit de trop dans la conversation que vous allez avoir... je me retire ; à votre tour, Chevalier... (*En soupirant gaîment.*) & plus de succès que moi près de la charmante veuve.... je vais prier le Ciel qu'il lui donne oubli du défunt, & pitié des vivans. (*Il sort.*)

SCENE IX.

BAYARD, ISOLITE.

BAYARD.

C'Eſt un homme bien aimable que ce la Palice ! une franchiſe, une loyauté ! le connoiſſez-vous bien, Mademoiſelle ?

ISOLITE.

Voici ma maîtreſſe. (*Elle ſort.*)

SCENE X.

Mme. DE RENDAN, BAYARD.

BAYARD.

JE crains que ma viſite ne ſoit importune, Madame, & je ne me préſente qu'en tremblant.

Mme. DE RENDAN.

Vous ne vous rendez pas juſtice, Monſieur, aſſeyez vous... je ſuis bien flattée de vous voir.... C'eſt à moi d'appréhender à juſte titre que l'ennui qu'on éprouve avec moi...

BAYARD.

De l'ennui, près de vous, Madame !

Mme. DE RENDAN.

Hélas ! entendre ſoupirer, ſans ceſſe, voir toujours des larmes, n'écouter que des plaintes... cela eſt bien triſte.

BAYARD.

Ce ſont vos beaux yeux qui verſent des pleurs ; les plaintes ſortent de cette bouche charmante, qui prête un intérêt ſi doux à tout ce qu'elle exprime, & vous voulez que cela n'attache pas ? Ah ! que n'ai-je auprès de vous un titre, quelque droit !... je vous dirois....

„ Vous cherchez des consolations, & moi j'ai besoin de vous consoler : mon cœur vous est ouvert, épanchez-y vos peines ; je n'aurai point de secret pour vous, pensez tout haut devant moi... “ Mais cette extrême confiance, il faut la mériter ; & mon tendre respect, mon attachement pour vous, éprouvés par le tems, peuvent seuls m'en rendre digne.

Mme. DE RENDAN, *vivement.*

Ah ! vous l'avez, Chevalier, cette confiance ; vous la méritez.. J'ai refusé constamment de voir tout ceux qui se sont présentés : rien ne m'a fait changer de conduite, & j'en changerai bien moins sans doute à présent, que j'ai trouvé un ami, un cœur compatissant, qui s'ouvre à mes chagrins, que ne rebute point ma tristesse ; qui veut bien recevoir mes larmes, & dont la sensibilité mêlera quelques charmes à la retraite éternelle que m'impose ma situation : je ne serai pas trompée avec vous comme je l'ai été.

BAYARD.

Par qui donc ?

Mme. DE RENDAN.

Vous connoissez Monsieur de la Palice ?

BAYARD, *vivement.*

C'est un bon soldat, un brave Chevalier, un honnête homme, un homme aimable.

Mme. DE RENDAN.

Il sort d'ici... C'est votre ami ; je jugeois de lui par vous ; & sur ce préjugé trop avantageux, je n'ai pas cru devoir aujourd'hui refuser de le voir... Eh bien, Monsieur de la Palice... il m'a parlé de je ne sais quel amour, il a osé blâmer mes regrets, il condamne le projet que j'ai formé de renoncer pour jamais au monde ; il me propose de nouveaux liens : il m'accuse de cruauté, d'injustice.... Ah ! qu'il est mal-aisé de trouver des hommes désintéressés, qui en consolant une femme affligée n'ayent d'autres motifs que d'apporter le calme dans son ame, & dont l'amour-propre en pareil cas, ne soit pas plus ému que la sensibilité.

BAYARD, *timidement.*

Si vous lui faite un crime de son amour, vous trouverez difficilement des gens moins coupables que lui.

Mme. DE RENDAN.

Il en est, Monsieur, il en est.

BAYARD.

Très-peu, Madame, très-peu... oh! vous pouvez m'en croire.

Mme. DE RENDAN.

Comme je ne veux qu'un ami, les idées du plus grand nombre à mon égard...

BAYARD.

Cet ami, comme vous l'entendez, ne sera pas facile à trouver soyez en sûr... (*Commençant timidement & s'échauffant par degré.*) Par exemple quelqu'un que je connois, qui vous a vue, qui vous aimoit avant que l'hymen vous unit à Monsieur de Rendan... Eh bien, il a conservé cette impression puissante que vous avez faite sur son ame. Un autre avoit le bonheur de vous posséder, vous aimiez, vous étiez aimée... que de raisons pour s'efforcer à vaincre son amour!... Eh! bien! cet amour a tout surmonté & à présent que vous êtes veuve, malgré votre douleur qu'il approuve, malgré vos résolutions qu'il respecte, il vous adore, il ne voit que vous, n'entend que vous, & ne s'occupe que de vous... Etre votre ami, voilà son unique espérance, il ne briguera que ce titre; il en remplira tous les devoirs, & se renfermera toujours dans les bornes que lui prescrit ce nom; il conservera toute sa vie, pour vous, les sentiments de l'amant le plus tendre.

Mme. DE RENDAN, *baissant les yeux, & dissimulant avec peine le trouble qu'elle éprouve.*

Vous connoissez cette personne?

BAYARD.

Oui, Madame.

Mme. DE RENDAN.

Beaucoup?

BAYARD.

Infiniment.

Mme. DE RENDAN, *cherchant à reprendre un air plus libre.*

La question que je vous fais ici ne provient pas d'un mouvement de curiosité... oh! non: je crois qu'à cet égard je suis au dessus de tout soupçon... Mais cet homme étoit votre ami, comment n'employez-vous pas l'empire que votre raison vous donne sur son cœur pour le guérir d'une passion?...

BAYARD.

Cela n'eſt pas poſſible, Madame; ma raiſon & ſon cœur ſont abſolument, du même avis; je ne ſuis pas même tenté de combattre ſon penchant.

Mme. DE RENDAN.

Je le plains. (*Timidement.*) C'eſt un homme connu!

BAYARD.

Il a tout fait pour l'être... moins par orgueil que par inſtinct.

Mme. DE RENDAN.

Vit-il à la cour?

BAYARD.

Son devoir l'y retient quelquefois.

Mme. DE RENDAN.

Eſt-il diſtingué par des marques d'honneur?

BAYARD.

J'ignore s'il les a méritées; mais je le connois aſſez pour être ſûr qu'il croit ſes ſervices récompenſés quand ils ſont utiles à ſa patrie, & à ſon Roi.

Mme. DE RENDAN.

C'eſt un bien bel éloge... Faut-il qu'un homme comme celui-là ſoit malheureux; je ne vous demande pas quelle eſt ſa figure... l'extérieur n'eſt rien... ſon cœur?...

BAYARD.

Eſt bien ſenſible.

Mme. DE RENDAN.

Don cruel, préſent funeſte, & qui fait bien des infortunés!... Puiſqu'il eſt votre ami, je ne vous parle point de ſa probité?

BAYARD.

Je le crois ſans reproche.

Mme. DE RENDAN, *avec une vivacité ingénue.*

Sans reproche... C'eſt donc vous?

BAYARD.

Oui, Madame.

(*Madame de Rendan baiſſe les yeux, & tourne Bayard du côté du buſte de Monſieur de Rendan. Bayard lit la légende du tableau.*)

„ Je l'aime encore "... Je vous comprends, Madame, & je lis ma condamnation.

(*Il fait un mouvement pour ſe retirer, & Madame de Rendan l'arrête par un mouvement, le fait raſſeoir ſans oſer lever les yeux ſur lui. Il continue.*)

N'imputez la témérité d'un tel aveu qu'à ma franchise qu'ont pressée vos questions... Oui, je vous aime & n'aimerai jamais que vous. Depuis le jour où vous parutes pour la première fois à la Cour, je vous consacrai tous mes vœux, toutes mes pensées. Dieu, & ma patrie, vous, & l'honneur; voilà les mobiles sacrés de toutes mes entreprises, mes seuls soutiens dans les dangers, ma seule consolation dans les adversités. Votre image me suivoit au milieu des combats: elle ranimoit mon courage; elle redoubloit mes forces... vous me guidiez, & j'étois sûr de vaincre. C'est pour vous que j'ambitionnois une haute renommée. C'est à vous, que je rapportois ma gloire, & je supportois le malheur de vous voir posséder par un autre, en ne me jugeant pas encore assez digne de vous.

Mme. DE RENDAN.

Ah! que m'avez-vous dit?

BAYARD.

Tout ce qu'éprouve mon cœur.

Mme. DE RENDAN.

Mais quel est votre espoir?

BAYARD.

Je n'en forme aucun.

Mme. DE RENDAN.

Mon époux vit dans ma mémoire, & vous savez s'il méritoit ma tendresse!

BAYARD.

Personne n'en fut plus digne.

Mme. DE RENDAN, *avec le ton de l'intérêt.*

Soyez donc votre juge & le mien. Que penseroit-on de moi après l'éclat qu'a fait mon désespoir? Que diroit-on de moi après deux ans de retraite, de deuil & de douleur, si je souffrois ... qu'une main chère essuyât des larmes dont la bienséance, au défaut d'un sentiment plus délicat, me fait maintenant un devoir.

BAYARD.

Ah! qu'est-ce auprès de l'amour que l'opinion d'un peuple d'indifférents!

Mme. DE RENDAN, *troublée en regardant autour d'elle.*

Je m'aperçois que nous sommes seuls... Et cet entretien...

BAYARD.

Vous déplaît, je le vois... Je n'ai pas été maître de ma raison... mais si cet aveu trop hardi ne m'exclut pas pour jamais...

Mme. DE RENDAN, *le regardant avec complaisance & d'un ton le plus doux.*

Quand... vous reverra-t-on ?

BAYARD, *avec transport.*

Ah ! le plutôt... ah ! jamais assez-tôt au gré de mon impatience.

Mme. DE RENDAN, *avec beaucoup de douceur.*

J'en aurai bien du contentement.

SCENE XI.

Mme. DE RENDAN, BAYARD, ISOLITE.

ISOLITE.

DOn Alonzo de Sotomayor demande à être admis auprès de vous : j'ai beau lui représenter que Madame ne reçoit personne, paroles inutiles, vous allez le voir dans l'instant.

Mme. DE RENDAN, *vivement.*

Je le veux éviter, sortez, Monsieur, sortez... qu'il ne vous rencontre pas, s'il est possible.

ISOLITE.

Monsieur ne peut s'en aller à présent, Madame, il seroit vu par Monsieur de Sotomayor. Le jardin seul lui offre une retraite.

Mme. DE RENDAN.

Entrez-y, Chevalier, & n'en sortez que quand cet importun sera retiré.

BAYARD, *bien tendrement.*

J'obéis... n'oubliez pas le dernier mot que vous m'avez dit.

Mme. DE RENDAN, *feignant de chercher dans sa mémoire.*

Quoi donc ?

BAYARD.

Ne l'oubliez pas... (*Imitant la tendreſſe avec laquelle Madame de Rendan a prononcé ce mot.*)

„J'en aurai bien du contentement.„

Mme. DE RENDAN, *tendrement.*

Adieu, Chevalier Bayard... (*Ferme.*) Iſolite, faites enſorte que Monſieur de Sotomayor s'éloigne de ces lieux au plus vîte, & ſuppliez-le de vouloir bien, à l'avenir, ſupprimer ſes viſites.

(*Elle ſort par la même porte que Bayard; mais on l'aperçois dans le jardin, & Madame de Rendan monte un eſcalier placé ſur la gauche, & qui conduit à ſes appartemens.*)

SCENE XII.

ISOLITE *ſeule.*

MAdame, vient de dire au Chevalier Bayard... un adieu... qui me paroît donner l'excluſion à tous ceux qui ont des deſſeins ſur elle.

SCENE XIII.

ARTHUR, ISOLITE.

ARTHUR.

EH bien! Mademoiſelle, venez donc rendre réponſe au Seigneur Alonzo de Sotomayor. Il s'impatiente d'attendre.

ISOLITE.

Votre protégé n'eſt pas heureux, Monſieur Arthur; comme je n'ai qu'une mauvaiſe nouvelle à lui annoncer, chargez-vous-en, vous-même. Madame ne veut pas le recevoir, & le ſupplie de vouloir bien à l'avenir, ſupprimer ſes viſites. Elle eſt plus que jamais déterminée à ne recevoir perſonne: dites-le lui bien... (*Appuyant.*)

bien, entendez-vous. Ce petit échantillon de vos services, ne vaudra pas, je le sais, les petits échantillons de fortune qui vous avoient mis en goût de lui être utile... mais que sait-on... Vous avez du génie, vous tirerez peut-être encore parti de cela. (*Elle sort.*)

SCENE XIV.

ARTHUR, *seul.*

C'EST bien ce que je me propose... Déterminée à ne voir personne... (*Allant à la porte du jardin, & apercevant Bayard que l'on voit s'y promener.*) Eh! le voilà... je savois bien qu'il ne pouvoit pas être sorti... (*Revenant sur le devant de la Scène.*) Mais ces gens-là me prennent donc pour un fot!... ah, je leur ferai voir le contraire.

SCENE XV.

SOTOMAYOR, ARTHUR, *ouvrant la porte: Sotomayor se présente sur le seuil.*

ARTHUR.

PARDON, Seigneur, si je vous ai fait attendre, mais, Mademoiselle Isolite...

SOTOMAYOR.

Eh bien! veut-on me voir?

ARTHUR.

On m'a chargé de la part de Madame, d'obtenir de Monsieur, qu'il veuille bien à l'avenir supprimer ses visites.

SOTOMAYOR.

Supprimer mes visites?...

ARTHUR.

Ce n'est pas là, comme vous le voyez, un acheminement à vous épouser.

SOTOMAYOR.

L'obstination de cette femme est bien singulière, bien injurieuse ! mais elle est donc déterminée à finir ses jours dans une retraite absolue.... à ne recevoir qui que ce soit ?

ARTHUR, *en souriant méchamment.*

Ah ! pour ce qui est de ne recevoir personne...

SOTOMAYOR.

Eh bien ?

ARTHUR.

Madame n'a point fait ce serment-là pour tout le monde.

SOTOMAYOR, *avec colère.*

Il y a des exceptions ?...

ARTHUR, *avec un souris malin.*

Oui, Monsieur.

SOTOMAYOR.

Ah, ah !... Quels sont donc les mortels favorisés ?... Le Roi, sans doute... je sais ses projets... ce ne peut être que le Roi. Je ne connois que lui... qui par son rang du moins, ait quelque titre pour le disputer à Sotomayor.

ARTHUR.

Ce n'est pas le Roi... il n'est pas plus heureux que vous ; mais il existe un rival plus dangereux, je vous en avertis.

SOTOMAYOR.

Nommez le donc !

ARTHUR.

Le Chevalier Bayard.

SOTOMAYOR, *avec dédain.*

Et vous appellez cela un rival dangereux ?...

ARTHUR.

Écoutez donc... Dès qu'il s'est présenté pour avoir l'honneur de voir Madame, il a été admis auprès d'elle.

SOTOMAYOR.

Quelle injure pour moi !

ARTHUR.

Il est plus favorisé que le Roi.

SOTOMAYOR.

A la bonne heure... mais que j'aye été refusé ?

ARTHUR.

Et au moment où je vous parle, il est encore ici.

SOTOMAYOR, *avec vivacité.*

Il est ici? chez Madame de Rendan?

ARTHUR.

Non, Seigneur, quand on vous a annoncé, ils se sont séparés, Madame est remontée dans son appartement; & comme vous étiez-là, & que pour sortir, il falloit nécessairement passer devant vous, j'ai entendu Madame dire au Chevalier Bayard, d'entrer dans le jardin, & d'attendre, pour se retirer, que vous vous soyez éloigné tout-à-fait.

SOTOMAYOR, *avec une rage concentrée.*

Je vais le rejoindre.... il faut que je le félicite de son bonheur.

ARTHUR, *le retenant.*

Ah! Monsieur, ne faites point d'éclat, vous me perdriez; on ne pourroit douter que je vous ai tout dit; vous me perdriez, & vos affaires n'en seroient pas plus avancées.

SOTOMAYOR.

Pourrai-je maîtriser ma fureur?...

ARTHUR.

Modérez-vous. Seigneur; souvenez-vous de nos conventions, songez que tout est prêt à réussir au gré de vos désirs; songez qu'avant peu l'objet de votre amour va se trouver en votre pouvoir, & qu'après l'éclat d'une telle aventure, le seul parti qui lui reste, est d'accepter votre main, & le nom de votre épouse.... Mais voici Monsieur l'Amiral.

SCENE XVI.

ISOLITE, SOTOMAYOR, L'AMIRAL BONNIVET, LA PALICE, ARTHUR.

BONNIVET, *à Isolite qui veut l'empêcher d'entrer.*

JE veux la voir, vous dis-je, & je la verrai, c'est décidé... Ah! ah! c'est vous, Seigneur Alonzo!

SOTOMAYOR.

Oui, Monsieur l'Amiral, c'est moi-même.

BONNIVET.

Sans doute, vous désirez comme moi, d'être admis auprès de Madame de Rendan!

SOTOMAYOR.

Vous l'avez déviné !

BONNIVET.

Eſt-ce que cette charmante veuve, auroit auſſi triomphé de votre indifférence.

SOTOMAYOR.

Quel intérêt avez-vous à connoître mes ſentimens ?

BONNIVET.

Pas d'autre que celui qu'inſpire naturellement un compagnon d'infortune.... Oui, mon cher Seigneur, c'eſt le mot ; ſi vous avez des vues ſur Madame de Rendan... car auſſi bien que moi, mon brave Gentil-Homme, c'eſt de l'amour en pure perte. Et comment voulez-vous la toucher en faveur des ſentimens qu'elle inſpire ! Elle eſt inabordable.

SOTOMAYOR.

Oh ! tout le monde, Monſieur l'Amiral, n'a pas comme vous & moi, le malheur de n'en pouvoir approcher.

LA PALICE.

Plaît-il Monſieur ?

BONNIVET.

Comment, morbleu, il y auroit des gens privilégiés ? cela n'eſt pas poſſible ; s'il y avoit quelqu'un de reçu, je ſerois admis.

SOTOMAYOR.

Demandez au Chevalier Bayard, qui ſe promene actuellement dans le jardin, ſi perſonne n'a le bonheur de voir Madame de Rendan ? Il eſt en droit de vous répondre qu'il y a des exceptions.

BONNIVET.

Le Chevalier Bayard eſt-là ? dans le jardin ?

LA PALICE.

Etes-vous ſûr de ce que vous avancez, Monſieur ?

SOTOMAYOR.

Il y eſt... par ordre exprès de Madame de Rendan... il attend, pour ſortir, que j'aye enfin pris le parti de m'en aller.

ISOLITE.

O le méchant homme !

LA PALICE.

Vous me permettrez, Monſieur, de vous dire que la choſe eſt bien douteuſe. S'il étoit effectivement dans le jardin, & qu'il eût envie d'en ſortir, ce n'eſt pas votre

présence qui pourroit l'en empêcher. Dans toutes ses actions il n'a jamais craint les témoins.

SOTOMAYOR, *faisant un pas comme pour aller au jardin.*

Ah! puisqu'il faut vous en convaincre....

BONNIVET.

Arrêtez, Monsieur, nous ne le souffrirons pas; Madame de Rendan depuis son veuvage n'a reçu personne encore.

SOTOMAYOR.

Excepté le Chevalier Bayard qui est là, & qui, lorsque je l'en prirai, ne refusera pas de paroître.

LA PALICE, *l'arrêtant fièrement.*

Monsieur... s'il est vrai que Bayard soit dans ce jardin, & s'il y est de l'aveu de Madame de Rendan, la crainte de la compromettre peut seule l'y retenir, & si vous ne respectez pas un brave homme, un bon Chevalier que j'aime, & que tout le monde estime, respectez du moins une femme noble, belle, vertueuse, dont vous devriez être l'appui, & non l'accusateur.

SOTOMAYOR.

Vous m'ouvrez les yeux, Monsieur, c'étoit pure vision de ma part... (*Il ouvre la porte du jardin, & d'une voix élevée.*) Je vous demande pardon de vous avoir soupçonné, Chevalier; certainement si vous étiez-là, vous ne craindriez point de paroître... non, Messieurs, Bayard n'y est point.... je me suis trompé... (*Arthur s'est sauvé quand il a vu la querelle s'échauffer.*)

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, BAYARD.

BAYARD.

NON, Monsieur de Sotomayor, vous avez bien vu, & l'on vous a dit vrai... J'y étois.

SOTOMAYOR.

Eh bien, Amiral?

BONNIVET.

Je vous jure, Bayard, que je ne vous croyois point ici... Mais par quelle aventure?

BAYARD.

Par une aventure fort naturelle. Vous désirez voir

Madame de Rendan, je le désire aussi, & malgré l'inutilité de mes démarches.

SOTOMAYOR, *riant malignement.*

Malgré l'inutilité !

BAYARD.

Oui, Don Alonzo... Que signifie l'ironie de ce sourire?

BONNIVET.

Cela signifie, que vous prenez tous deux une peine infructueuse... Elle met à cela de l'entêtement, de la singularité. Vous concevez bien qu'il n'est pas naturel de pleurer un mari pendant deux ans. Elle veut passer pour une femme extraordinaire... Mais croyez qu'au fond de l'ame elle seroit enchantée qu'on lui fournît de bonnes raisons pour se consoler... & je m'en charge, moi. Un quart-d'heure seulement d'entretien avec elle, & je la rends à la société... Vous n'entendez rien à tout cela vous autres ?

LA PALICE, *en riant.*

Ah, mon cher Amiral, nous n'avons jamais douté de votre talent.

SOTOMAYOR, *avec un souris amer.*

Mais vous comptez un peu plus sur votre adresse, Monsieur Bayard ?

BAYARD, *sèchement.*

Je ne suis point adroit, je suis franc.

BONNIVET.

Écoutez donc, en fait de talent... On ne m'a jamais accusé d'en manquer... Sur-tout auprès des femmes. On a sur son compte quelques aventures assez brillantes pour... Enfin, il suffit, il faut être modeste... Que je voie Madame de Rendan seulement, & j'y parviendrai sans doute.

SOTOMAYOR, *toujours avec ironie.*

Vous êtes plus avancé que nous, Chevalier, avouez-le?

BAYARD, *retenant sa colère.*

Vous me pressez vivement, Monsieur.

SOTOMAYOR.

Pour un François, vous être trop discret... Allons livrez-vous donc un peu au caractère national... Pourquoi ne pas convenir d'un bonheur, qu'on ne doit qu'à son mérite ?... Avouez donc ?

BAYARD, *pâlissant de colère.*

Je suis chez Madame de Rendan.

BONNIVET.

Et moi auſſi j'y ſuis, & je n'en ſors pas que je ne l'aye vue.

SOTOMAYOR, *à Bayard, d'un air de mépris.*

Si vous étiez ailleurs.

BAYARD, *d'une voix étouffée.*

Ma réponſe ſeroit préciſe. (*A ce mot Iſolite ſort toute effrayée par la porte du jardin.*) Au reſte, l'occaſion ne vous manquera point autre part...

BONNIVET.

L'occaſion? j'ai ſçu me la ménager, moi, & je la ſaiſirai en dépit de Madame de Rendan, en dépit de tous les jaloux: en amour comme en guerre, il n'y a ſouvent qu'un inſtant, & perſonne n'ignore que je ſais le mettre à profit.

SOTOMAYOR.

Vous n'êtes pas ſeul en poſſeſſion de ce mérite-là, Monſieur, n'eſt-il pas vrai, Chevalier Bayard?

BAYARD, *perdant patience.*

Oui, Sotomayor, je vous l'ai prouvé, lors que ſous les murs de Monervine, je vous fis priſonnier; lors qu'au mépris de votre parole, vous vous échappâtes, & lorſque je vous repris après vous avoir une ſeconde fois vaincu... Ce fut l'affaire d'un moment...

SOTOMAYOR, *d'une voix étouffée par la colère.*

Cela ſuffit.

BAYARD, *de même.*

J'y compte.

BONNIVET.

Eh bien, eh bien, du bruit, de l'éclat; beau moyen de ſe faire aimer! Que ne m'imitez-vous? C'eſt de l'adreſſe qu'il faut. J'ai des intelligences par-tout, moi, &.. (*Montrant le jardin.*) c'eſt-là que doit ſe trouver l'ennemi, je l'aſſiège... mes troupes n'attendent que le ſignal, j'ai déjà pénétré dans les lignes.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE.

AMBROISE, *à l'Amiral du fond du théâtre.*

ST, ſt, ſt, ſt.

BONNIVET.

Et voilà mon Aide-de-camp.... le Jardinier de la maiſon.

AMBROISE, *du fond du théâtre & l'air très-affairé.*

Elle eſt-là qu'elle ſe promène...

BONNIVET.

Madame de Rendan.

AMBROISE.

Elle eſt avec Mademoiſelle Iſolite qui l'y conte quequ'choſe, & qui a l'air toute échauffée.

(*Bayard jette ſur Sotomayor un regard terrible.*)

BONNIVET.

Et nos gens ſont-ils placés?

AMBROISE, *s'approchant.*

J'ai fait entrer tout le bataclan... (*Il fait des attitudes ridicules.*) De petits Meſſieurs, qui ſont comme cy, de petites Demoiſelles qui ſont comme ça.... (*Hauſſant les bras.*) & des ménétriers qui ſont déjà comme ça... Oh! comme ign'y en a... y ſont cachés dans les boſquets, derrière les charmilles, au mitan de l'orangerie; une bande par ici, & une autre troupe par ilà, c'eſt pis qu'une noce, & tout ça vous eſt bariolé... (*Se frottant les mains.*) Gn'y a dans le nombre quelques petits minois de filles qui ſon bin gentilles; mais gn'y a auſſi des figures... Ah! que ça fait trembler!...

BONNIVET, *éclatant de rire.*

Ce ſont mes Bohémiens...

BAYARD.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc?

LA PALICE.

Peut-on ſavoir...

SOTOMAYOR.

Sera-t-il permis...

BONNIVET, *gaiement.*

C'eſt que vous ne ſavez pas ce dont je ſuis capable. Paſſez au jardin; vous ſerez bien ſurpris... paſſez, paſſez, je crois qu'il eſt difficile de rien imaginer de plus galant.

Fin du ſecond Acte.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre représente le jardin de Madame de Rendan; elle arrive couverte de son voile, une main dégantée; elle fuit Bonnivet qui court après elle: Bayard paroît dans l'enfoncement; la Palice lui montre l'Amiral poursuivant la belle veuve. A l'instant où elle descend vers les rampes, sortent de derrière des charmilles, & du fond des bosquets, des Pastres, des Bergers & des Ménétiers, jouant de la flûte, du hautbois, de la musette &c.

Mme. DE RENDAN.

Ah! Monsieur l'Amiral! c'est une audace dont je ne vous aurois jamais cru capable.

BONNIVET.

Oui, Madame, je suis un audacieux, les femmes m'en ont toujours accusé. Sylphes, Génies, n'oubliez rien pour amuser une veuve adorable.

UNE BOHÉMIENNE, *chante.*

Vous avez beau vous en défendre, l'objet caché de votre flâme est près de vous...

Mme. DE RENDAN.

C'en est assez, Monsieur l'Amiral; je n'en veux pas entendre davantage. Vous devez être satisfait... J'ai porté la complaisance au-delà des borners que vous même auriez pu me prescrire. Permettez-moi de me retirer, & sur-tout, à l'avenir, n'oubliez pas que la veuve de Monsieur de Rendan méritoit peut-être de vous, plus d'égards; le véritable amour s'annonce par le respect; celui que l'audace accompagne révolte une femme au lieu de l'attendrir.

BONNIVET.

Non, je ne vous quitterai pas comme cela, vous entendrez ma justification. (*Il sort avec Madame de Rendan.*)

ARTHUR.

Nos gens sont placés: ils n'attendent que le signal. Vos rivaux éloignés, la victoire est à nous.

SOTOMAYOR, *passant devant Arthur.*

Sers mon amour & ma fureur.

(*Ils sortent, & le Ballet le reconduit en dansant.*)

Fin du premier Intermède.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ARTHUR, *seul.*

GUETTONS ici la sortie de Monsieur l'Amiral : il est amoureux & bavard ; en conséquence, la visite sera longue. Nos gens sont en embuscade ; j'ai dispersé les domestiques de la maison, & tout doit réussir. Non, non, le Chevalier Bayard ne convient point à ma maîtresse ; des vertus, de la naissance ; une grande réputation, tout cela est fort bon... mais il y faudroit joindre aussi l'opulence ; c'est elle qui fait valoir tout le reste.

SCENE II.

AMBROISE, ARTHUR.

AMBROISE.

DITES-MOI donc vous, où qu'est fourré tout le monde dans ste maison ?

ARTHUR.

Est-ce que Madame veut parler à quelqu'un ?

AMBROISE.

Non, pargoi, c'est moi qui me lasse de ne trouver personne à qui parler.

ARTHUR.

Et qu'avez-vous à dire ?

AMBROISE.

C'est que je veux avoir main-forte.

ARTHUR.

A propos de quoi ?

AMBROISE.

A propos d'une troupe de bandits qui rodent autour de la maison, & de quatre ou cinq grands coquins qui ont trouvé moyen de se glisser dans not jardin.

ARTHUR, *à part.*

Ouf, tout est découvert...(*Haut.*) Est-ce que vous êtes fou ? & quel pourroit être leur dessein?

AMBROISE.

Ma foi je n'en sais rien, & c'est pour m'en instruire, sans craindre d'accident que je cherche partout une escorte. Où diable sont-ils tous fourrés ? Robert, Antoine, Philippe...

ARTHUR.

Ne criez donc pas comme cela, vous allez jetter l'effroi dans toute la maison... Je gage que j'ai deviné... Oui, surement, voilà le fait... Vous dites que le Chevalier Bayard est amoureux de Madame de Rendan ?

AMBROISE.

Ecoutez donc, il pourroit faire plus mal.

ARTHUR.

Et vous supposez que Madame ne le voit pas avec indifférence ?

AMBROISE.

Çà y ressemble.

ARTHUR.

Je parie que le Chevalier Bayard est fâché que l'Amiral Bonnivet l'ait prévenu dans l'idée d'une petite fête galante arrangée pour notre belle maîtresse...

AMBROISE.

Je crois, morgué, que vous avez raison.

ARTHUR.

Madame a paru voir de mauvais œil les attentions de Monsieur l'Amiral.

AMBROISE.

Oui, je me suis apperçu qualle leux faisoit la grimace.

ARTHUR.

C'est qu'il lui déplaisoit qu'un autre se fût avisé d'une galanterie, dont elle auroit été charmée de savoir gré à celui qu'elle distingue.

AMBROISE.

Il semble que vous lisiez dans sa pensée.

ARTHUR.

Le Chevalier Bayard n'a pu se dissimuler, & l'humeur de Madame, est le motif qui l'a fait naître, en conséquence, il lui ménage à son tour quelque surprise agréable, & les gens qui rodent autour de la maison,

introduits dans le jardin, ne peuvent être que des personnes prépofées par lui pour l'exécution de ce deffein.

AMBROISE.

Voyez-vous! eh bien, je n'ai pas deviné ça, moi.... Ah! queu pauvre eſprit je ſuis à côté de vous!

ARTHUR.

J'ai vu le Chevalier parler bas à Mademoiſelle Iſolite.

AMBROISE.

Je l'ai vu auſſi, moi.

ARTHUR.

De quoi lui parloit-il? de la petite fête que de ſon côté il prépare à notre maîtreſſe.

AMBROISE.

Certainement il ne pouvoit lui parler que de çà.

ARTHUR.

D'après cela vous concevez qu'il faut ſe taire, avoir l'air de ne ſe douter de rien... parce que vous concevez bien, Ambroiſe... Le mérite... l'agrément de ces bagatelles ne conſiſtent que dans la ſurpriſe.... Allez chez vous, tenez-vous bien tranquile, ne parlez à qui que ce ſoit de ce que vous avez vu, & de ce que vous ſavez.... Le myſtère, mon ami, le myſtère, c'eſt ce qui donne du prix aux moindres choſes.

AMBROISE.

D'ailleurs tout ce micmac-là, ne tardera pas à ſe débrouiller; car de deſſus la terraſſe, j'ai vu le Chevalier Bayard ſur la grande route. Il venoit de ce côté-ci, quand il a été abordé par M. d'Imbercourt & par trois ou quatre hommes-d'armes de ſa connoiſſance..., Je ſuis sûr que dès qu'il ſera débarraſſé, il ne fera qu'un ſaut juſqu'ici.

ARTHUR.

Il vient..., vous l'avez vu?.... (*A part.*) Autre embarras.

AMBROISE.

Il ne peut tarder long-tems...

ARTHUR, *à part.*

Après tout il ne reſtera pas toute la journée chez Madame... (*Haut.*) Allez, mon cher ami, rentrez chez vous, & ſur-tout empêchez votre femme d'en ſortir... Les femmes... on les fait bien parler quand on veut; mais on ne les fait pas taire à volonté, & ſi la vôtre s'aperçoit...

AMBROISE.

Alle.... Ah, morgué ! je voudrois bien qu'alle s'avisât de jaser, quand il me plaît qu'alle se taise. Je suis le maître afin que vous le sachiez, & lorsque enfin.... Suffit.... (*Il sort.*)

SCENE III.

ARTHUR, *seul.*

NOus venons de l'échapper belle. Cependant je ne suis point tranquile... Mais n'est-ce pas la voix de Madame.... Oui ! l'Amiral s'en va.... Elle vient ici.... Eloignons-nous, & guettons l'instant favorable.

(*Il sort sans être vu.*)

SCENE IV.

Mme. DE RENDAN, ISOLITE.

Mme. DE RENDAN.

L'AUDACE & l'étourderie de l'Amiral ont-elles assez éclaté ? Avez-vous vu, Mademoiselle, l'air de confiance de cet homme extravagant ? on eut dit qu'il étoit assuré de mon cœur.

ISOLITE.

Il est vrai qu'il avoit toute la sécurité de l'amant le plus heureux.

Mme. DE RENDAN.

Que je n'entende jamais parler de ce Jardinier assez vil pour se laisser séduire. Lui-seul, a pu introduire chez moi ce peuple d'insensés; congédiez cet homme intéressé, & que je ne le voie jamais.

ISOLITE.

Ah! Madame, ce pauvre Ambroise est un malheureux chargé de famille.... L'appas de l'or que l'on a fait briller à ses yeux, a tenté sa pauvreté : il n'étoit question, à ce qu'on lui disoit, que de procurer de la dissipation à Madame. C'est un honnête homme, un peu simple, & qui en se prêtant à ce qu'on exigeoit de lui, n'a pas cru manquer à ses devoirs; sa femme, ses enfans,

lui-même, que voulez-vous qu'ils deviennent, si vous les abandonnez?

Mme. DE RENDAN.

Qu'il reste, puisque vous le voulez... Mais doublez ses gages, afin qu'à l'avenir la pauvreté ne le force pas de céder à la séduction.

ISOLITE, *baisant la main de Madame de Rendan.*

Madame est la bonté & la générosité même.

Mme. DE RENDAN.

Quand Monsieur Bayard est sorti, vous lui avez dit que je voulois lui parler?

ISOLITE.

Oui, Madame.

Mme. DE RENDAN.

Ce que vous m'avez raconté dans le jardin m'inquiète... Leur altercation a donc été violente?

ISOLITE.

Il n'en faut accuser que Monsieur de Sotomayor.

Mme. DE RENDAN.

Il auroit oublié qu'il étoit chez moi?

ISOLITE.

Monsieur Bayard seul s'en est ressouvenu, & l'a vainement rappellé à son adversaire.

Mme. DE RENDAN.

Ah! Dieu! après l'indiscrétion de Bonnivet, il ne faudroit plus que cet éclat pour me mettre au désespoir.

ISOLITE.

Voici Monsieur Bayard. (*Elle sort.*)

SCENE V.

BAYARD, Mme. DE RENDAN.

BAYARD.

JE n'ai pu me débarrasser plutôt des importuns attachés à mes pas, Madame; j'ai cru qu'Imbercourt que je viens de rencontrer ne me quitteroit jamais. Il m'a tenu des discours auxquels j'avoue n'avoir pu rien comprendre; enfin ils m'ont laissé libre, & j'accours vers vous, pénétré de tout ce qui vient de se passer.

Mme. DE RENDAN.

Que penſera-t-on d'une démarche auſſi ſingulière que celle de l'Amiral. A quoi m'expoſe l'étourderie d'un homme inconſéquent? On va s'imaginer que je me prête à ſes vues.... Oui! Monſieur, l'on ne croira jamais qu'un homme ait l'audace de faire un ſi grand éclat ſans l'approbation, au moins tacite, de celle qui en eſt l'objet.

BAYARD.

Oh! Madame, Bonnivet n'eſt-il pas connu en fait d'étourderie? eſt-ce là ſon coup d'eſſai? ſa réputation met la vôtre à couvert.

Mme. DE RENDAN.

Ce n'eſt encore là que le moindre de mes chagrins. Eſt-il vrai, Monſieur, que Sotomayor eſt ici, & que, ſans reſpect pour ma maiſon, il ſe ſoit emporté à des excès?....

BAYARD.

Aucuns, Madame, aucuns.... Il eſt violent, ombrageux... Je l'ai fait ſouvenir qu'il étoit chez vous... & tout a été dit.

Mme. DE RENDAN.

Non, Chevalier, non, tout ne l'eſt pas: de l'air dont vous me l'aſſurez, vous me faites frémir... A-t-il tenu quelques diſcours injurieux? ... ne me cachez rien. Sur quoi s'eſt donc enflammé cet eſprit ſoupçonneux? eſt-ce de moi qu'il ſe plaint? ſuis-je pour quelque choſe dans les raiſons qui l'aigriſſent?

BAYARD.

Ne vous alarmez point, Madame; qu'importent les motifs qu'il croit avoir de ſe plaindre, ſi ces motifs ſont tous déraiſonnables? Vous voyez que je ſuis tranquile, vous pouvez l'être autant que moi.

Mme. DE RENDAN.

Il aura ſu, Monſieur, que je vous reçois chez moi. Son cœur jaloux, ſon eſprit défiant auront tiré de cette eſpèce de prédilection des conſéquences dont l'idée ſeule met au déſeſpoir.... Et que ſeroit-ce, grand Dieu! s'il s'étoit haſardé contre vous à des emportemens!... Vous me cachez la vérité, Chevalier,... l'offenſe eſt peut-être, de nature à ne ſe laver que dans le ſang.... Si cela étoit... après un éclat auſſi affreux

pour ma réputation, auſſi cruel pour mon cœur, je n'aurois plus qu'à mourir.

BAYARD.

Madame, encore une fois, ſoyez tranquile. Quel reproche, Sotomayor, ſeroit-il en droit de me faire? Vous avez la bonté de m'admettre chez vous; mais la Palice jouit du même honneur.

Mme. DE RENDAN, *d'un ton moins agité.*

Il eſt certain que cela détruit du moins l'idée d'une préférence excluſive... Mais s'il ſait vos ſentimens pour moi?...

BAYARD.

Peuvent-ils être un crime à ſes yeux?... N'appartient-il qu'à lui de connoître ce que vous valez.

Mme. DE RENDAN.

De quoi ne fait-on pas un crime à ſon rival?

BAYARD.

Ah! s'il me faiſoit celui de vous plaire.... Que je m'eſtimerois heureux!

Mme. DE RENDAN.

Que je ſerois à plaindre!

BAYARD.

Vous, Madame!

Mme. DE RENDAN.

Je ne veux qu'un ami.

BAYARD.

En eſt-il de meilleur que l'amant le plus tendre?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE.

Il y a là, des étrangeres qui demandent à parler à Madame.

Mme. DE RENDAN.

Me permettez-vous de les recevoir.

BAYARD.

Ordonnez, Madame, ordonnez?

Mme. DE RENDAN.

Faites entrer.

BAYARD.

Souffririez-vous que je passe dans cet appartement jusqu'à ce que ces femmes se soient retirées?

Mme. DE RENDAN.

Ne vous ennuyerez-vous pas?

BAYARD.

Est-ce que votre image ne me suit pas par-tout!

(Il se retire dans un cabinet.)

SCENE VII.

UNE DAME BRESSANE, SES DEUX FILLES, Mme. DE RENDAN.

LA BRESSANE.

EXcusez des étrangères, Madame, qui ne connoissant personne ici, ont osé espérer de votre bonté, que vous ne refuserez pas de leur être utile.

Mme. DE RENDAN.

Vous m'avez rendu justice, Madame; mais ce n'est point bonté, c'est devoir. Y auroit-il de l'indiscrétion à demander qui vous êtes?

LA BRESSANE.

Je suis veuve d'un Gentil-Homme qui mourut en défendant sa patrie contre vos compatriotes armés pour la détruire.... Bresse m'a vu naître. Bresse, qui, malgré l'expérience & le courage de nos guerriers, a succombé sous la valeur des vôtres.

Mme. DE RENDAN.

Et ces Demoiselles?

LA BRESSANE.

Ce sont mes filles.

Mme. DE RENDAN.

Elles joignent à la beauté, cet air de candeur qui la rend encore plus intéressante: sans doute, les malheurs attachés à la guerre, la perte de votre époux, & les calamités affreuses qui dévastent une ville prise d'assaut, ont détruit votre fortune, & vous contraignent à chercher ici des secours?...

LA BRESSANE.

Ce n'eſt pas le beſoin qui nous amene ici, Madame, c'eſt la reconnoiſſance ; un homme généreux, un digne & brave Chevalier, bleſſé pendant l'aſſaut, & porté dans ma maiſon, lorſque Breſſe entiere étoit livrée au pillage, ſauva mes jours, nos biens, & l'honneur plus précieux que la vie, à ces deux enfans, ma conſolation & mon unique eſpérance dans la confuſion où ma patrie étoit plongée ; jouiſſant à peine de ce qu'exige la plus ſimple exiſtence, je n'ai pu m'acquitter envers notre libérateur, & je viens aujourd'hui ſatisfaire à la dette de mon cœur.

Mme. DE RENDAN.

Une reconnoiſſance ſi rare & ſi reſpectable fait votre éloge, Madame, & le panégyrique de celui qui vous l'a inſpirée ; mais en quoi puis-je vous être utile à ſon égard, & comment me connoiſſez-vous?

LA BRESSANE.

Parce que ce brave homme ſembloit oublier ſes ſouffrances, en prononçant votre nom, Madame.

Mme. DE RENDAN, *avec étonnement.*

Mon nom !

LA BRESSANE.

Belle Rendan, diſoit-il, mes biens, mon ſang, ma vie, tout pour Dieu, pour l'honneur, & pour vous.

L'AINÉE DES FILLES.

Vous avez vu des belles, continuoit-il, en nous adreſſant la parole ; eh bien, celle que je vous nomme, celle qui ſoutient mon courage, eſt plus belle que tout ce que vous avez pu voir.... Il ne nous a pas trompées.

Mme. DE RENDAN.

Ah ! ceſſez....

LA CADETTE.

Mais, trois choſes l'emportent encore ſur ſa beauté, pourſuivoit ce brave & bon Chevalier, c'eſt ſa vertu, ſon eſprit & ſon cœur.

LA BRESSANE.

Elle ignore mes ſentimens, jamais elle ne les payera de retour ; mais on eſt plus heureux d'aimer Madame de Rendan, même ſans eſpérance, qu'on ne le ſeroit, aſſuré de l'amour, & comblé des faveurs d'une autre :

c'eſt ainſi que pour charmer ſes peines, s'exprimoit devant nous le tendre & généreux Bayard.

Mme. DE RENDAN, *avec un ſentiment qui tient de la joie & de l'étonnement.*

Monſieur Bayard.... (*Avec vivacité.*) Quoi ! c'eſt lui qui vous diſoit... (*S'arrêtant comme ayant trop dit.*) Ah ! ſi je puis vous obliger, ne m'épargnez pas... Combien votre reconnoiſſance vous rend eſtimable à mes yeux.... (*Avec intérêt.*) Il étoit donc bleſſé griévement?

LA BRESSANE.

Percé d'un coup de lance vers la poitrine, au défaut de la cuiraſſe, affoibli par la perte de ſon ſang, ſa bleſſure étoit dangereuſe.... Mais ces deux jeunes filles, comme toutes celles qui ont l'honneur de naître d'un ſang noble, formées, dès leur enfance, à des connoiſſances utiles, ont rendu bientôt à la vie le meilleur & le plus vertueux des guerriers.

Mme. DE RENDAN, *avec ſentiment & prenant les mains des deux jeunes Breſſanes.*

Vos généreuſes mains ont ſauvé un homme bien cher... à ſa patrie, à ſa famille, à ſes amis... Que la beauté eſt reſpectable & touchante, quand elle ne brave le ſpectacle affreux des douleurs & de la mort, que pour conſoler & ſecourir des victimes ſi noblement dévouées ! Et vous voulez voir celui que vos bienfaits ont rendu ſi cher?

LA BRESSANE.

Dès que les circonſtances nous l'ont permis, éloignement, peines, fatigues, rien ne nous a retenues. Ces deux enfans pénétrés comme moi d'eſtime & d'admiration pour notre loyal ami, ſe faiſoient une fête de ce voyage ; leur gaieté, leur réſolution ſoutenoient mon courage. Je ſuis vieille, j'approche du terme fatal... mais je mourrai contente, ſi je puis voir encore une fois mon bienfaiteur, & dépoſer à ſes pieds un foible tribut de la reconnoiſſance. Je ſuis arrivée ce matin, ce brave Capitaine eſt ſans doute à la Cour, & n'oſant pas nous y préſenter, j'ai penſé que celle qu'il nommoit ſans ceſſe, que cette Madame de Rendan ſi reſpectueuſement adorée du Chevalier Bayard, faciliteroit à de pauvres étrangères le bonheur d'arriver juſqu'à lui.

Mme. DE RENDAN.

Le hasard vous favorise, Mesdames, le Chevalier Bayard étoit avec moi quand vous vous êtes fait annoncer: il a passé dans cet appartement pour me laisser la liberté de vous recevoir: je ne le priverai point du plaisir que vous lui préparez... vous parlez de votre reconnoissance, il vous persuadera que c'est lui seul qui vous en doit... (*Elle ouvre la porte du cabinet.*) Venez, Monsieur, venez, & remerciez-moi, je vais vous procurer un bien heureux moment. (*Bayard sort du cabinet.*) Reconnoissez-vous ces Dames?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BAYARD.

BAYARD.

EH! c'est ma noble, ma généreuse Bressane! ce sont mes deux anges consolateurs! (*A Madame de Rendan.*) Si je les reconnois!.... ah! Madame, je leur dois l'air que je respire: (*Embrassant la mère.*) Mais par quel miracle?...

LA BRESSANE, *dans les bras de Bayard & l'embrassant avec la plus grande tendresse.*

Ah! Monsieur Bayard!... Monsieur Bayard!

BAYARD, *pleurant & la pressant contre son sein.*

Ma bienfaitrice! ma bienfaitrice!.... (*A Madame de Rendan.*) Si vous saviez.... Ah! vous aviez bien raison, voilà un heureux moment pour moi!

LA BRESSANE.

Vous pleurez?

BAYARD.

Je n'en rougis pas... Elles sont bien douces ces larmes-là... (*A Madame de Rendan en lui montrant les deux filles.*) Avez-vous rien vu d'aussi intéressant.... & d'une douceur, d'une bonté... Des cœurs purs comme le vôtre, Madame.

LA BRESSANE, *à ses enfans qui pleurent & qui se taisent.*

Eh bien, mes enfans... (*A Bayard.*) C'est le saisissement, c'est la joie qui les empêchent de s'exprimer...

BAYARD.

Quel sujet vous a fait quitter Bresse ? qui vous amene en France ?

LA BRESSANE, *en serrant la main de Bayard & la mouillant de ses larmes.*

L'amitié... le devoir... la reconnoissance.

BAYARD, *à Madame de Rendan en prenant la Bressane dans ses bras.*

Elle pleure aussi cette chère femme... (*A la Bressane.*) Avez-vous besoin de moi ?

LA BRESSANE.

Oui.

BAYARD, *vivement.*

Parlez, parlez, que puis-je faire pour vous ?

LA BRESSANE.

Beaucoup, beaucoup.

BAYARD.

Dites.

LA BRESSANE.

Nous jouissons d'une fortune peu considérable, mais honnête, mais suffisante pour assurer à ces deux enfans un avenir exempt d'alarmes... Notre ville emportée d'assaut par vos soldats, & livrée au pillage, nous seules protégées par vous, nous avons échappé...

BAYARD.

J'ai fait mon devoir...

LA BRESSANE, *montrant ses filles.*

Ces deux enfans, victimes sans vous, de la férocité du vainqueur...

BAYARD.

J'ai sauvé la vertu, la beauté... J'ai fait mon devoir.

LA BRESSANE, *se jettant avec ses filles aux pieds de Bayard.*

Mes filles, faisons le nôtre.

BAYARD.

Eh bien, eh bien !... (*Voulant les relever.*) Je ne souffrirai pas...

LA BRESSANE.

Cette posture convient à des ames reconnoissantes, & nous vous demandons une grace.

BAYARD, *les forçant de se relever.*

Ordonnez... mais relevez-vous.

LA BRESSANE.

La calamité publique, les événemens, nous ont seuls empêchées de nous acquitter plutôt. Vous n'êtes pas riche, vous nous l'avez dit...

BAYARD.

J'ai dit la vérité... eh bien?

LA BRESSANE.

Eh bien, notre bienfaiteur, notre sauveur, notre ami... (*En lui offrant un coffre.*) Recevez ce que nous vous devons...

BAYARD.

Qu'est-ce que cela?... que m'offrez-vous?

LA BRESSANE.

L'argent que vous avez répandu pour nous...

BAYARD.

Que vous donnerai-je donc, moi, qui vous dois la vie?

Mme. DE RENDAN, *avec une effusion de cœur dont elle n'est pas la maîtresse.*

Ah! Bayard! ah! mon ami!...

LA BRESSANE.

Madame soyez notre juge; tout s'enrichissoit autour de lui, des dépouilles de mes concitoyens... lui seul..., il place deux soldats à ma porte..., il tire de sa bourse tout ce qu'il falloit pour satisfaire leur avidité, & les indemniser de ce qu'auroit dû leur valoir le pillage de la maison; il sauve nos biens, nos jours, l'honneur de mes enfans, il les sauve au prix de sa fortune... Et quand sans nuire à la mienne, je veux acquitter ma dette, la dette sacrée de ma reconnoissance, la dette du cœur, il nous refuse, il nous humilie... Qu'est donc devenu ce Bayard si bon, si généreux dans Bresse!

BAYARD, *après un moment de réflexion.*

Combien y a-t-il?

LA BRESSANE, *confuse de la médiocrité de la somme.*

Deux mille cinq cents ducats.

BAYARD, *réfléchissant.*

C'est beaucoup... (*Avec vivacité.*) je les accepte.

LA BRESSANE.

Ah! je renais!

LES DEUX FILLES, *ensemble.*

Quel bonheur!

BAYARD.

Voilà de belles Demoiselles, à qui j'espère... j'ai aussi quelques obligations. Leurs bienfaisantes mains ont écarté de moi la mort qui me pressoit, leurs secours salutaires, leurs soins consolateurs ont allégé mes souffrances... Voilà des dettes aussi, des dettes sacrées, des dettes du cœur...Et vous me permettrez de m'en acquitter... (*Aux deux filles.*) Voilà, mes belles amies, deux mille cinq cents ducats, je les ai acceptés. . .recevez-en chacune mille pour aider à vous marier..... (*Elles veulent l'interrompre.*)... (*A la mère.*) Laissez-moi parler... Les cinq cents autres ducats, ma respectable amie, vous les distribuerez aux indigens, aux veuves, sur qui la guerre a fait tomber ses horribles fléaux.

LA BRESSANE.

Et que vous restera-t-il à vous?

BAYARD.

Votre amitié; & ma vie que je vous dois... je crois qu'il n'en faut pas plus pour être content.

Mme. DE RENDAN, *lui tendant la main.*

Ah! mon ami! que vous êtes heureux! & combien vous méritez de l'être!

LA BRESSANE.

Madame, vous voyez nos larmes... nous n'avons plus d'autre expression...

BAYARD.

Vous ne repartirez pas sitôt?

LA BRESSANE.

Vîte, bien vîte... Si je restois long-tems ici, si je vous voyois souvent, j'aimerois trop la France, & j'oublierois ma patrie... J'y reporte un cœur pénétré de vos vertus, & qui ne cessera de vous aimer qu'en cessant de battre dans mon sein.

BAYARD *attendri, à Madame de Rendan.*

Oh! Madame, leurs pleurs me font trop de mal.

LA BRESSANE.

Partons, mes filles... Madame, nous ne pouvons rien pour son bonheur: c'est à vous seule qu'il veut le devoir... Adieu, noble, loyal ami...

BAYARD, *les embrassant.*

Oui, votre ami; jusqu'à la mort.

LA BRESSANE.

Ah! que le ciel l'éloigne pour le bonheur de l'humanité!... adieu.

LES DEUX FILLES, *enſemble.*

Adieu!.... Adieu!

BAYARD.

Non, pour toujours.

LA BRESSANE.

A mon âge, hélas! c'eſt adieu pour jamais.

(*Elles ſortent.*)

SCENE IX.

Mme. DE RENDAN, BAYARD.

(*Bayard la tête cachée par ſes deux mains, & pleurant. Après un ſilence, & avec un attendriſſement qu'elle ne peut diſſimuler, Madame de Rendan dit:*)

IL n'y a que vous ſeul qu'on puiſſe aimer comme cela.

BAYARD, *la regardant avec tendreſſe.*

Le penſez vous?

Mme. DE RENDAN.

Ah! je penſe.... Il ne me manquoit plus que le ſpectacle que je viens de voir... Laiſſez-moi, vous vous montrez à mes yeux avec trop d'avantage.... laiſſez-moi.

BAYARD, *ſe jettant à genoux.*

Vous me repouſſez?

Mme. DE RENDAN.

Que voulez-vous?

BAYARD.

Grace, pitié, tendreſſe...

Mme. DE RENDAN.

Ah! je ſuis dans un trouble.... Ah! mon ami! croyez que ſi je pouvois aimer encore.... Vous ſeul... J'entends du bruit, on vient... Levez-vous, à peine je reſpire.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LA PALICE.

LA PALICE.

VOUS ferez grace à mon importunité, Madame, en faveur du motif qui m'amène.... Nous connoissons tous deux Bayard; nul péril ne peut l'émouvoir, & je viens vous supplier d'unir vos efforts aux miens, pour l'engager à parer le danger qui le menace aujourd'hui.

Mme. DE RENDAN, *avec effroi.*

Qui le menace!... Monsieur Bayard?

BAYARD.

Moi!

LA PALICE.

S'il ne s'agissoit que d'un combat, mon ami, je ne vous en parlerois pas... mais il y a de la trahison.

Mme. DE RENDAN.

Comment!

BAYARD.

Ah! la Palice! & c'est ici?...

LA PALICE.

Oui, c'est parce que Madame est là, que je ne dois pas me taire. Un danger que vous pouvez prévoir, dont vous avez la possibilité de vous défendre par le courage & par les armes, je vous le laisserois courir... quelque soit votre adversaire la partie sera toujours égale.... Mais lorsqu'on profitera de votre sécurité pour vous attaquer, lorsqu'on vous surprendra sans défense, lorsque vous courez les risques de succomber accablé sous le nombre, & sans pouvoir au moins vous venger, on doit vous avertir, on doit le faire devant un témoin assez puissant sur vous, pour vous forcer à profiter de l'avis qu'on vous donne; la plus légère prévoyance vous sembleroit injurieuse par vous-même, & Madame.... Madame, que vous respectez, vous prouvera mieux que moi, qu'on peut être brave, & prendre des mesures pour échapper au piège qu'un lâche fait vous tendre.

Mme. DE RENDAN.

Ah ! Monsieur de la Palice, achevez; vous me faites trembler.

BAYARD.

A qui donc ai-je fait injure ? qui peut avoir à se plaindre de moi ? mon cœur ne me reproche rien ! je n'ai rien à craindre des autres.

LA PALICE.

Quoique vous en disiez, je ne vous quitte pas, & j'exige devant Madame, que vous me promettiez de ne pas sortir sans moi... il faut que vous le juriez à Madame.

Mme. DE RENDAN.

Promettez, Chevalier, promettez, je vous en conjure.

BAYARD.

Mais, encore une fois, quel ennemi pourroit ?...

LA PALICE.

Sotomayor lui-même. Oui, Madame, on a vu plusieurs de ses gens se promener dans les allées de votre parc, examiner les alentours du château, prendre à tâche de se dérober aux yeux qui les observoient : on a vu l'écuyer de Sotomayer aller, venir dans les environs, & après l'altercation que vous avez eue avec son maître....

BAYARD.

Il est Espagnol, & je suis François, & nos deux nations savent qu'où l'honneur se croit compromis, c'est à l'honneur seul de demander vengeance. Sotomayor ne peut méditer une trahison, & Bayard ne doit ni la craindre ni la soupçonner.

Mme. DE RENDAN.

Et voilà ce que Monsieur de la Palice a prévu, voilà ce qui me fait trembler... Il est donc jusque dans la vertu un orgueil souvent répréhensible!... S'il est vrai que j'aye quelqu'empire sur vous, s'il est vrai que vous m'estimiez, j'en exige la preuve, il me la faut.

BAYARD.

Ordonnez, Madame, ordonnez... (*A la Palice.*) Que vous êtes imprudent!...

Mme. DE RENDAN.

Vous permettrez qu'on vous accompagne ?...

BAYARD.

Mais songez donc que je paroîtrai craindre.

Mme. DE RENDAN.

Eh, non, Monsieur, ce n'est pas vous qui craignez, c'est moi.. puisqu'il faut vous le dire... Vous reste-t-il encore quelqu'objection à faire?

BAYARD.

J'en aurois beaucoup, si le danger étoit réel... Mais comme Sotomayor est celui qu'on inculpe, ce péril n'est qu'illusoire, & je cède... Je l'avouerai cependant, je pardonnerois difficilement à la Palice l'indiscrétion qu'il vient de commettre, si cette imprudence ne me prouvoit votre estime, & son amitié.

LA PALICE.

Quoi qu'il en soit je veille sur vous... (*A part en regardant Madame de Rendan.*) Imbercourt m'a promis de veiller sur un autre.

Mme. DE RENDAN.

Je compte sur votre promesse, elle est sacrée.

BAYARD.

Et comment vous désobéir? Avec Bayard n'exigez jamais de serment.... Ordonnez.

Mme. DE RENDAN.

Ah! me voila plus tranquile!

LA PALICE, *à Bayard.*

Il ne me reste plus, mon ami, qu'à vous rappeler notre convention de ce matin.

Mme. DE RENDAN.

Que dites-vous?

LA PALICE.

C'est que nous sommes convenus qu'à une certaine époque l'un de nous deux seroit le compagnon d'armes de l'autre, & je crois que je puis lui offrir mes services.

Mme. DE RENDAN, *vivement.*

Je vous y engage & de toute mon ame.

LA PALICE.

Oh! j'étois bien sûr d'obtenir votre approbation.

Mme. DE RENDAN.

Que ne doit-on pas attendre d'une pareille fraternité!

LA PALICE.

Il est sûr que nous avons tout pour nous, l'honneur, la patrie, l'amitié la plus tendre... &... ajoutez donc encore un mot, Madame.

Mme. DE RENDAN.

Comment !

BAYARD, *vivement.*

Et le beſoin impérieux, le déſir toujours renaiſſant d'exciter en vous quelqu'intérêt, & de mériter votre eſtime.... n'eſt-ce pas ce que vous voulez dire, Capitaine ?

LA PALICE, *en ſouriant.*

Oui, Madame, oui... Il penſe tout ce que je veux dire, & j'eſpère être un jour aſſez votre ami pour oſer dire tout ce qu'il penſe.

Mme. DE RENDAN.

Je ne vous comprends point....

BAYARD, *à part à la Palice.*

Etourdi !

LA PALICE, *à part, lui ſerrant la main.*

Heureux mortel... Mais vous méritez de l'être.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE, *en entrant & fermant bruſquement la porte.*

NON, vous n'entrerez pas.

Mme DE RENDAN.

Qu'eſt-ce donc ?

ISOLITE.

Un inſolent qui veut forcer cette porte ! il ſe dit écuyer de Monſieur de Sotomayer, & demande le Chevalier Bayard.

BAYARD.

Ici... (*Faiſant un mouvement pour ſortir.*) Je vais le ranger à ſon devoir.

Mme. DE RENDAN, *avec effroi.*

Vous ne ſortirez point, Chevalier.... (*A Iſolite.*) Faites entrer cet écuyer... (*Iſolite ſort.*) Sentez-vous bien à préſent toute l'horreur de ma poſition ?

BAYARD.

Je ſens Madame, que vous êtes reſpectable à mes yeux, aux yeux de tout l'univers, & malheur à qui voudra mal interpréter mes actions, & vos ſentimens !

LA PALICE.

Tu connois mon cœur, tu sais ce que peut mon bras... & voilà mon épée.

BAYARD, *lui tendant la main.*

A la pareille.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

C'Est Don Alonzo de Sotomayor qui m'envoie vers vous, Seigneur: vous l'avez offensé, il en demande vengeance; lisez ce cartel & m'informez si je puis lui répondre que vous acceptez le combat qu'il propose.

BAYARD.

Le proposer ici est une injure que sans doute il vous a recommandée, & c'est lui que j'en punirai... Quoiqu'il en soit, vous voyez que vos craintes sont mal fondées. La Palice... Madame, permettez-moi de me retirer.

Mme. DE RENDAN, *l'arrêtant.*

Que porte ce cartel?... lisez-le tout haut, je vous prie.

BAYARD, *lit.*

„ Le Chevalier Bayard a insulté aux yeux de tous, „ Don Alonzo de Sotomayor. Il l'a faussement, outra- „ geusement accusé d'avoir dans Monervine manqué „ à sa parole... (*S'interrompant.*) Je n'ai pour témoin de ce que j'avance, qu'une ville entière, & les troupes qui la défendoient. (*Il continue.*) „ Il s'est vanté de „ l'avoir vaincu... (*S'interrompant.*) Deux fois, & celle-ci sera la derniere.... (*Il continue.*) „ Il ose de „ plus lui disputer le cœur de Madame de Rendan, & „ se vanter publiquement de parvenir bientôt à sa „ possession..... (*Bayard froissant le cartel avec colère & le jettant à ses pieds.*) Voilà le mensonge d'un traître.... je n'en lirai pas davantage. (*A l'Ecuyer.*) J'accepte le combat, je le défie lui-même, & je le punirai de sa déloyauté.

Mme. DE RENDAN, *d'une voix étouffée & se cachant le visage avec ses deux mains.*

Ah! Dieu!

BAYARD.

Je lui laiſſe le choix des armes : ma querelle eſt trop bonne pour ne lui pas faire encore cet avantage.

L'ÉCUYER.

A pied... à l'épée... au poignard... juſqu'à la mort de l'un ou de l'autre.

LA PALICE, *avec étonnement & indignation.*

A pied... il veut profiter de la foibleſſe où le laiſſe encore une bleſſure douloureuſe, & la perte de ſon ſang!

BAYARD.

Ma querelle eſt bonne... J'y conſens, à pied... il en mordra plutôt la pouſſière... A ce ſoir. (*L'Ecuyer ſort.*)

SCENE XIII.

LA PALICE, Mme. DE RENDAN, BAYARD.

Mme. DE RENDAN, *pleurant.*

OU m'a conduite une fauſſe démarche? quel abîme s'eſt ouvert ſous mes pas!

LA PALICE, *à Madame de Rendan.*

Vous ſemblez craindre.... (*Montrant Bayard.*) Celui qui devant le Môle de Gayette, ſoutint ſeul, ſur un pont, l'effort d'une armée entière, doit-il inſpirer le moindre doute, quand il n'a qu'un ſeul homme à combattre? Mon ami, je cours trouver le Roi, l'informer de ce cartel, & le ſupplier pour vous d'être témoin du combat.... Vous y ſoutiendrez le reſpect que l'on doit aux Dames.... C'eſt la cauſe de tous les François.... Adieu, Madame.... Oubliez la Palice... mais ſouvenez-vous de l'ami de Bayard. *Il ſort.*

SCENE XIV.

Mme. DE RENDAN, BAYARD.

Mme. DE RENDAN.

C'EST pour moi que vous allez combattre!... Pourquoi vous ai-je connu?... Ah! malheureuſe!

BAYARD.

Ainſi, vous m'imputez le crime que je vais chercher

à punir..... Toujours maîtrisée par le monde, par l'opinion....

Mme. DE RENDAN, *avec abandon.*

Ah! vous m'avez forcée de surmonter les craintes qu'ils m'inspiroient... Le monde, les jugemens ne sont plus rien pour moi... je ne vois plus sur la terre...

BAYARD, *vivement.*

Achevez.

Mme. DE RENDAN, *avec la plus grande chaleur.*

Un lâche veut tirer avantage de votre situation, il ne se confie point en sa vaillance, il n'a d'autre espoir que dans votre foiblesse, suite fatale des maux qui vous ont accablé.

BAYARD, *avec énergie.*

Ce n'est point au cœur que les ennemis m'ont blessé... d'ailleurs, s'il est arrivé, le moment qui doit finir mes jours....

Mme. DE RENDAN.

Ah! mon ami, défendez-les: il y va de ma vie, défendez-les.

BAYARD.

Est-ce l'amour qui me l'ordonne?

Mme. DE RENDAN.

Combattez puisque l'honneur l'exige, revenez vainqueur, & conservez-moi le seul mortel qui pouvoit triompher de mes résolutions.

BAYARD, *se jettant à ses pieds.*

O ma bien aimée, recevez le serment que je vous fais de ne plus vivre que pour vous, de n'avoir de pensées, de volonté, d'existence que la vôtre, de vous consacrer tous mes sentimens, & d'emporter au tombeau ce pur amour que je nourrissois sans espoir, & qui fera la félicité de ma vie, s'il peut rendre la vôtre heureuse.

Mme. DE RENDAN, *l'embrassant.*

O mon cher Bayard, je le reçois, & mon cœur répète tout ce que le vôtre vient de dicter.

BAYARD, *avec transport.*

Ah! que l'amour heureux a de pouvoir sur notre existence! N'appréhendez plus ma foiblesse... ce bras reprend sa force, mon ame recouvre sa vigueur & son énergie.... Je vais combattre, & triompher... mais

après l'éclat que va faire cette aventure... je vous dois, je dois à moi-même, de fixer d'un seul mot, le jugement que l'on pourra porter sur nous.

Il va à la table & écrit en prononçant tout haut.

„ O mon Dieu, consacre la promesse que je te fais „ de n'avoir jamais d'autre épouse que Madame de „ Rendan, à qui je jure, devant toi, respect, amour „ & fidélité, jusqu'à mon dernier soupir. "

Il signe & prête la plume à Madame de Rendan.

Mme. DE RENDAN, *écrit sur le même papier & prononce tout haut.*

„ O toi qui reçus mes premiers sermens, qui fus l'ob- „ jet de mes premières tendresses; si ton ame voit avec „ intérêt celle qui fut ici bas ton épouse, regarde du „ haut des Cieux quel est celui qui te remplace dans „ mon cœur; lui seul m'a rappellé ton image, lui seul „ possède les vertus que j'adorois en toi... je te cher- „ chois & te retrouve en lui. Punissez-moi, grand Dieu! „ si je manque au serment que vous fais mon ami, mon „ amant, mon respectable époux. " *Elle signe.*

BAYARD, *prenant le papier & le baisant. Il le donne ensuite à Madame de Rendan, qui le met dans son sein.*

Jour heureux! jour de gloire, & de félicité! je n'espérois pas te voir naître!

Mme. DE RENDAN, *voulant retenir ses larmes.*

Hélas! il va finir!

BAYARD.

Il renaîtra. Adieu, puisqu'il le faut.... (*Avec enthousiasme.*) Mais... O ma bien aimée! que je puisse opposer à mon adverversaire une armé plus puissante que mon épée.... un gage de l'amour.... quoique ce soit enfin qui ait touché votre personne, & je suis invincible.

Mme. DE RENDAN, *arrachant son voile & le donnant à Bayard.*

Voilà votre écharpe; sa couleur triste & lugubre, peindra l'état de mon cœur pendant l'affreux combat que vous livrez pour moi. (*Elle va chercher dans la cassette son portrait & lui donne.*) Et voilà mon portrait qui vous servira d'égide, puisse-t-il vous rappeller, que

ma vie désormais dépend du soin que vous prendrez de conserver la vôtre.

BAYARD, *transporté de joie & regardant le portrait.*

C'est elle... C'est mon épouse... Elle vit, elle respire dans ce portrait... Noble, belle, touchante image! là... contre mon cœur... (*Avec une énergie terrible.*) Sotomayor est mort.

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, & se séparent. *Il sort.*

SCENE XV.

Mme. DE RENDAN, *seule.*

On a vu sur la fin de la scène précédente, Arthur dans le jardin parlant à l'Ecuyer de Sotomayor; on l'a vu guetter l'instant de la sortie de Bayard; quand il le voit partir il fait un mouvement de joie, & disparoît aux yeux du public.

Mme. DE RENDAN, *abîmée de douleur, tombe dans un fauteuil, après un instant de silence elle dit:*

Il est parti! ah! Dieu! & peut-être je ne le verrai plus..... combat affreux, horrible incertitude..... (*Se levant.*) Isolite, Arthur... Je saurai mon sort. Qu'ils suivent mon époux... qu'ils soient témoins. Ah! Dieu!... j'apprendrai d'eux... je saurai, s'il faut vivre ou mourir... Isolite... Arthur... On ne m'entend point. (*Elle aperçoit Arthur dans le jardin. & va au-devant de lui.*) Le voilà... (*Arthur affecte de ne pas l'entendre & de s'éloigner.*) Arthur arrêtez-vous... écoutez-moi... (*Elle sort & suit Arthur: on cesse de la voir.*)

SCENE XVI.

ISOLITE, *seule, regardant de tous côtés.*

QUE désire Madame... Eh! mais, il n'y a personne ici... Voilà qui est singulier... aurois-je mal entendu... je crois cependant ne m'être pas trompée... Oui certainement... on appelloit... c'étoit ma maîtresse... où donc est-elle?

Mme. DE RENDAN, *qu'on ne voit pas & qui crie avec force.*

Au secours... au secours!

ISOLITE.

Qu'est-ce que j'entends?

Mme. DE RENDAN.

Bayard, Bayard, à mon secours!

ISOLITE, *volant vers le jardin.*

Dieu!.. c'est la voix de ma maîtresse!....

AMBROISE, *accourant.*

Des ravisseurs!... Madame... On l'enleve!

ISOLITE.

Ah! Dieu!... courons, volons...

ARTHUR, *accourant, l'air très-affairé, & arrêtant Ambroise & Isolite.*

Ah! mes amis, secondez-moi... quel malheur.... qui l'auroit prévu? tout est perdu... Madame, ah! Ciel! venez... courons... Eh! non, non... C'est par ici... par ici... (*Indiquant le chemin opposé par lequel on a vu sortir Madame de Rendan.*) (*A part.*) allons avertir Sotomayor que tout a réussi.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

LE Théâtre représente un Carrousel, ou place considérable environnée d'échaffauds, sur lesquels est placée une foule de peuple: ils sont décorés de bannières, de banderolles & d'écussons.

„ François I. est assis sur un Pavillon élevé, auquel on arrive par des gradins recouverts d'un tapis semé de fleurs de lys, ainsi que la tenture du Pavillon. Il a près de lui Louise de Savoie, Duchesse d'Angoulême sa mère, & Marguerite sa sœur, toutes deux magnifiquement parées; plusieurs Dames & Seigneurs de sa Cour.

„ A la droite du Roi est une estrade moins exhaussée sur laquelle on voit les Juges du Camp, des valets ou sergens sont répandus autour de la Lice dont la barrière est fermée.

„ Au lever du rideau tout est dans un profond silence. Il est interrompu par le bruit des fanfares, & d'une marche militaire qui annonce l'arrivée de la Reine, qui entre dans la Lice, avec sa suite.

„ Ensuite une autre marche qui annonce l'arrivée du Roi, qui entre également dans la Lice.

„ Une troisième marche annonce l'arrivée de Sotomayor.

„ Quatre Écuyers d'honneurs entrent par l'aile gauche du théâtre, font le tour de la Lice, & viennent se placer près de l'estrade des Juges: l'un tient la bannière de Sotomayor, portant un aigle d'or qui fixe le soleil avec ces mots: *Rien ne m'étonne.* L'autre son épée d'honneur, le troisième le manteau d'honneur, & le quatrième deux épées & deux poignards en croix.

„ Une quatrième marche succède qui annonce le Chevalier Bayard, ayant à ses côtés la Palice, & derrière lui MM. d'Orèze, d'Imbercourt, de Fon-

„ trailles, & le Baron de Béar. Ils se rangent entre „ l'estrade des Juges & la tente où est le Roi. "

La marche cesse, les trompettes sonnent.

SOTOMAYOR, *s'approchant du pavillon Royal ou de la tente du Roi.*

Sire, je viens supplier Votre Majesté de m'octroyer la grace de combattre à outrance ce Chevalier déloyal. Il m'a insulté dans mon honneur, il a osé me diffâmer aux yeux des plus braves guerriers de votre Royaume. Sa mort seule peut effacer l'opprobre dont il a voulu couvrir le nom de Sotomayor. Souffrez donc, Sire, que l'épée, ou le poignard, le fassent dédire de ses mensonges, de son audace, & que mon bras éteigne dans son sang le souvenir de mon injure. (*Il jette au pied du trône le gage du combat.*

Les trompettes sonnent.

BAYARD.

Sire, outrager un sexe sans défense est le fait d'un lâche. J'ai repoussé la calomnie par le reproche le plus mérité. Ce que j'ai dit est vrai. Je le soutiendrai aux yeux des hommes, à la face du Ciel. Permettez que je relève le gage du combat.

Les trompettes sonnent.

FRANÇOIS I.

Les loix sacrées de la Chevalerie, le respect que nous devons aux Dames, l'assistance que nous leur promettons, notre sang que nous jurons de verser pour les défendre, tout m'autorise à vous permettre le combat.

Bayard, relève le gage du combat.

Les trompettes sonnent.

SOTOMAYOR.

Sotomayor n'a besoin que de son courage, Sire; il lui suffit pour la victoire.

BAYARD.

Sire, j'ai pour moi l'équité, votre présence, & mon épée... Que Dieu nous juge.

Les trompettes sonnent.

Les Juges du Camp envoyent par des sergens à Bayard & à Sotomayor leurs épées & leurs poignards.

François I, parle bas à un Seigneur placé près de lui. Ce Gentil-Homme descend & va parler au Hérault d'Armes.

LE HÉRAULT D'ARMES.

De par le Roi, que ni parole, ni geste, ni le moindre signe ne trouble les combattans.

Les trompettes sonnent.

LE HÉRAULT D'ARMES.

De par le Roi, respect & silence.

Les trompettes sonnent.

Silence général.

Les Champions se recueillent dans un profond silence, & embrassent leurs parrains.

LE MARÉCHAL DE CAMP, *jette son gant dans la lice & dit :*

Laissez-les aller.

On voit arriver l'Ecuyer de Sotomayor ; il arrive près de son maître, l'embrasse, & lui dit mystérieusement :

Tout a réussi, elle est entre nos mains.

SOTOMAYOR.

Quoiqu'il arrive, ne la laissez pas échapper ; vainqueur, je suis heureux... Mort... je serai vengé.

Les barrières s'ouvrent : les combattans y entrent ; tout se tait, & le combat commence. Bayard est terrassé, & Sotomayor lui arrache l'écharpe qu'il s'est faite du voile de Madame de Rendan.

BAYARD.

Cet avantage & la trahison ne te serviront pas. (*Il baise le portrait de Madame de Rendan.*) Voici ma force & mon soutien.

SOTOMAYOR.

Meurs, meurs.

BAYARD, *se relève, terrasse à son tour Sotomayor & lui dit :*

Confesse-toi vaincu, & je te donne la vie.

SOTOMAYOR.

Me confesser vaincu !

BAYARD, *lui plongeant le poignard dans le sein.*
Tu m'y forces... Péris.

Une foule de peuple se précipite sur un des côtés du théâtre, vers le trône du Roi, au milieu de cette foule paroît Madame de Rendan, pâle, échevelée, défigurée; elle tombe à genoux aux pieds du trône.

FRANÇOIS I.
Dieu... Qu'est-ce que je vois?

IMBERCOURT ET Mme. DE RENDAN, *ensemble.*
Sire, Sire, justice, vengeance...

BAYARD.
Madame de Rendan!

Mme. DE RENDAN.
Des lâches... Des ravisseurs, se sont introduits dans ma maison... ils ont osé m'entraîner... Imbercourt... ses amis... mon courage... m'ont arrachée aux mains des scélérats...

IMBERCOURT.
Sotomayor est le coupable.

FRANÇOIS I. *avec étonnement & indignation.*
Sotomayor!

BAYARD.
Sotomayor!... le voilà & vous êtes vengée.

(Quatre soldats enlevent le corps de Sotomayor.)

Mme. DE RENDAN.
C'est à vous que je dois tout!

BAYARD.
Je suis François... Dieu, l'honneur, & les Dames: voilà notre cri... Cher Imbercourt... *(à la Palice.)* Ah! mon ami!

L'Orchestre exécute un grand morceau de musique, pendant que le peuple & les soldats entourent & enlevent Bayard.

FRANÇOIS I.
Sotomayor a reçu le prix de son crime: mais permettez-moi, Madame, de vous faire un léger reproche: quand vous vous cachez à tout l'univers, Sotomayor a pu savoir, comme nous, qu'il existe un mortel heureux...

Mme. DE RENDAN.
On le sait... Voilà ma justification, & les motifs de

ma conduite... Daignez lire & jugez-moi... ce n'eſt pas certainement ſur l'épouſe de Bayard que votre Majeſté peut former des doutes offenſans..

FRANÇOIS I.

Non, Madame, non: foi de Gentilhomme; honneur vous ſoit rendu, on m'a trompé. Je vais tout réparer, mais eſt-ce au Roi, eſt-ce à votre ami, que vous avez confié ce myſtère? eſt-ce un ſecret que je dois garder, ou m'eſt-il permis de le répandre?

Mme. DE RENDAN.

Vous venez, Sire, de me convaincre qu'il ne peut être trop divulgué.

On entend une marche militaire, exécutée par la muſique qui précède la marche dans laquelle Bayard eſt porté en triomphe: on voit Bayard tenant le voile de Madame de Rendan à ſa main. Le Roi remonte ſur le trône, & Madame de Rendan ſe place ſur les marches, la muſique ceſſe lorſque Bayard a baiſé la main de la Reine.

FRANÇOIS I.

Embraſſe-moi... Viens... tu as fait le devoir d'un brave & loyal Chevalier; tu as ſoutenu la cauſe d'un ſexe aimable & ſans défenſe... Tu as combattu pour la beauté outragée... Foi de Gentilhomme, j'aurois voulu être à ta place.

BAYARD.

Ah! Sire, vous auriez dû à ce que vous valez, ce que je ne dois qu'à mon bonheur.

FRANÇOIS I.

Ne dites point cela, Bayard; voilà un papier qui prouve le contraire.... Meſſieurs, je vous préſente la femme du Chevalier Bayard, mon ami, le vôtre, & l'un de mes meilleurs ſerviteurs.

BONNIVET.

Sa femme!

LA PALICE.

Oui, mon cher Amiral, ſa femme.

BONNIVET.

Vous le ſaviez?

LA PALICE.

Je m'en doutois.

BAYARD.

Quoi ! Madame, vous avez daigné publier....

Mme. DE RENDAN.

Oui, Chevalier, tout m'a démontré la fausseté de mes opinions. Quand on a le bonheur de vous appartenir, on doit y trouver trop de gloire pour n'en pas jouir aux yeux de tout le monde.

BAYARD.

O ma bien-aimée ! (*A la Palice.*) Et toi, mon brave compagnon d'armes, rends ma joie pure & complette; dis-moi qu'elle n'afflige point ton cœur.

LA PALICE.

Va, je ne mériterois ni ton amitié, ni l'estime de ta femme, si je ne savois pas être heureux du bonheur de mon ami.

FRANÇOIS I.

Venez, belle Rendan, viens, mon cher Bayard: c'est moi qui prétends vous unir.... Je t'accorde, mon brave, quelques mois pour l'amour, & nous irons après nous informer en Italie, s'il y reste encore des lauriers. Toi, qui sais si bien en cueillir, tu guideras nos pas. En suivant ton exemple, la moisson ne peut qu'être bonne.

L'Orchestre & la musique militaire donnent ensemble.

Fin du quatrième & dernier Acte.